

## **D'UN MONDE SUR MESURE AU TISSAGE D'UN MONDE À SA MESURE**

### **Le défi relevé de Nathalie Skowronek**

**André BENIT**

Un. Autónoma de Madrid

andre.benit@uam.es

**Résumé :** Dans ses quatre ouvrages publiés entre 2011 et 2017, l'écrivaine belge Nathalie Skowronek retrace la saga de sa famille : des Juifs polonais qui durent fuir leur pays durant l'entre-deux-guerres pour se réfugier en Belgique où ils exercèrent avec succès le commerce de vêtements. Une famille fortement marquée par la tragédie de la Shoah, mais qui offre deux faces différentes : lumineuse et obscure. Une famille qui lui a taillé « un monde sur mesure » mais dans lequel elle s'ennuie et dont elle réussira à s'extraire grâce à l'écriture.

**Mots-clés :** Littérature belge, Shoah, prêt-à-porter, résilience, écriture.

**Abstract:** In her 4 works published between 2011 and 2017, the Belgian writer Nathalie Skowronek recounts the saga of her family : Jewish Poles who had to flee their country between the two World Wars, to take refuge in Belgium where they successfully trade in the clothing business. A family strongly scarred by the Shoah Tragedy but offering two different faces : glowing and obscure. A family that tailored a specific world for the author even if she finds it boring and will succeed in escaping through her writing.

**Key-words:** Belgian Literature, Shoah, ready-to-wear, resilience, writing.

## Introduction

Dès le début d'*Un monde sur mesure*, le récit (auto)biographico-familial par lequel elle « clôturait un premier cycle sur la mémoire et la transmission »<sup>1</sup> (courriel du 23 août 2019), Nathalie Skowronek<sup>2</sup> confie au lecteur :

Je sais qu'on peut occuper sept années de sa vie à un travail qui ne nous ressemble pas, et qu'on peut le faire bien. (...) Je pensais que c'était la seule voie possible. Que j'étais liée à une chaîne, puisque j'en étais l'un des maillons, et que, hors les magasins de prêt-à-porter pour femmes de nos parents, (...), il n'y avait pas d'autre monde. Comme ceux qui nous avaient précédés, question d'héritage, affaire de tradition, nous vivions pour et par les magasins. J'y avais été élevée, ils étaient notre socle, j'étais bien en peine de penser, de rêver, de formuler un ailleurs, on était vendeurs de fringues de père en fils, de mère en fille, c'était pareil pour nos voisins, pour nos cousins, pour nos amis, cela remontait à la Pologne, à cette figure du tailleur juif dont on ne distingue plus ce qui relève du vrai ou du mythe, je venais de là, nos magasins étaient ici, en dire plus était inutile, on laissait cela aux historiens, aux 'intellectuels', ils nous intéressaient peu, pas les mêmes soucis, pas les mêmes manières, on ne voyait pas ce qu'il pouvait y avoir de commun entre leur monde et notre vie à nous (NS, 2017: 11-12).

Pour cette figure montante de la littérature francophone de Belgique, le chemin vers l'écriture ne fut donc pas sans difficultés ni embûches. Dans la présente étude, nous nous proposons, à la lumière de ses textes et de quelques interviews, du moins des fragments épars et des pans forcément lacunaires qu'elle accepte de nous en dévoiler, de retracer la trajectoire de cette écrivaine née à Bruxelles en 1973, mais dont le patronyme indique clairement le pays d'origine de ses aïeux – arrivés en Belgique durant l'entre-deux-guerres – et remémore de ce fait – et presque inévitablement – l'une des pages les plus noires et traumatisantes de l'histoire européenne du XX<sup>e</sup> siècle. Comme elle le dira à Francis Van de Woestyne, « je viens de cette histoire-là, faite d'immigration, d'exil et de mort » (Van de Woestyne, 2019: 44).

---

<sup>1</sup> Ce cycle comprend quatre ouvrages: *Karen et moi* (2011), *Max, en apparence* (2013), *La Shoah de Monsieur Durand* (2015) et *Un monde sur mesure* (2017).

<sup>2</sup> Désormais NS.

## De Pologne en Belgique

Nous avons été élevés, nous les enfants d'émigrés juifs polonais d'avant-guerre, avec cette idée que nous n'avions plus rien à faire ni à voir avec le pays que nos parents ou grands-parents laissaient derrière eux. (...) N'emportant avec eux que le souvenir de leur yiddishland, nos grands-parents partaient pour leur conquête de l'Ouest, aussi misérable fût-elle. C'était un chemin sans retour (abstraction faite – et c'est peu de le dire – du voyage en sens inverse, pour plusieurs dizaines de milliers d'entre eux, de 1942 à 1944, dans des wagons plombés et sous les yeux de leurs anciens voisins) ; adieu la Pologne, affaire classée. / Or il se trouve que mon patronyme sonne moins juif que polonais, si bien que la Pologne, que je le veuille ou non, me rattrape et me rappelle que je viens aussi de là. On me demande régulièrement la nature de mon lien avec la mère-patrie, avec sa langue, sa culture, sa géographie. (...) je me limite à la seule chose dont je sois sûre : la signification de mon nom, une alouette<sup>3</sup>, maigre information, laquelle cache mon ignorance complète de ce qu'est réellement ce pays. Jusqu'ici je l'ai tenu à l'écart de mon imaginaire et de mes champs d'investigation (...), probablement pour ne pas trahir ceux de ma famille qui l'avaient fui (NS, « La Pologne, pays de notre enfance ? »).

Dans *Un monde sur mesure*, remontant dans le temps, NS évoque brièvement le parcours de ses lointains aïeux tant paternels que maternels, lesquels, dans les années 20 et 30, tout comme des milliers de juifs polonais, décidèrent de quitter leur pays, « sa morosité économique et son antisémitisme » (NS, 2017: 27), à destination de la Belgique. C'est vers la ville industrielle de Charleroi que se dirigèrent ses arrière-grands-parents paternels, et « ce qui, précise-t-elle ailleurs, ne devait être qu'une étape vers la Palestine dura toute leur vie » (NS, 2011: 68). Contrairement à la plupart de leurs compatriotes et des autres immigrés qui descendirent dans les mines, ils s'y

---

<sup>3</sup> « Mon patronyme, une alouette en français, n'est pas un nom juif mais polonais. Je sais par un cousin de mon père que notre nom a probablement été acheté par quelque ancêtre fortuné qui voulait ainsi prémunir ses fils d'un enrôlement forcé dans l'armée russe, lequel était le sort réservé à beaucoup de juifs. Ce cousin tient aussi de sa grand-mère, mon arrière-grand-mère paternelle, que notre famille, jadis des administrateurs de domaines, ou *arendators* en russe, possédait au XIX<sup>e</sup> siècle des forêts en Pologne. Nos aïeux les avaient achetées aux nobles désargentés qui les employaient et avaient ensuite continué de s'enrichir grâce au commerce du bois, intelligemment mené à un moment propice : la construction des premiers chemins de fer dans l'Empire tsariste. Cela ne dura pas. La révolution russe puis la guerre de 14-18 provoquèrent la ruine de la famille, si bien qu'elle dut se réfugier dans les faubourgs de Varsovie, avant de se donner une nouvelle chance en Belgique » (NS, 2011: 83).

consacrèrent au commerce, telle Lili<sup>4</sup>, l'arrière-grand-mère paternelle, figure emblématique de la famille, qui, bien que ne connaissant pas le français (ni, bien sûr, le wallon, la langue du peuple), commença par vendre sur les marchés des fruits et des légumes..., puis des couverts, des sacs de farine, des pantoufles... avant de renouer avec le métier de son père, le commerce des *shmattès* (NS, 2017: 34)<sup>5</sup>. En 1950, elle installa une boutique – le « Palais de la Fourrure » – sur la principale artère de la ville, rue de la Montagne, où elle vécut jusqu'à sa mort à près de cent ans. « Une génération plus tard, mes grands-parents [y] ouvrirent les premières boutiques de prêt-à-porter » (NS, 2011: 68).

Évoquant la solidarité qui existait alors entre les quelques dizaines de Juifs de la cité charbonnière – « pas d'autre choix que de s'en sortir ici » (NS, 2017: 33), car aucun d'entre eux ne désirait revivre l'errance –, et signalant qu'elle-même, sortie « d'une longue lignée d'artisans-confectionneurs-vendeurs-de-*shmattès* venus de Pologne » (*idem*: 42), est issue d'un milieu « qui s'était arraché à un monde et rêvait d'en pénétrer un autre » (*idem*: 40), NS se demande s'il faut y voir un lien de cause à effet :

Nos besoins d'appartenance et de conformité semblaient sans limites. Autour de moi, personne n'était fasciné par la contestation, par cette idée si fragile d'avoir à changer le monde, au contraire, nous voulions nous concilier, n'avoir maille à partir avec personne. Nous aspirions à rejoindre les moins inquiets, les plus en sécurité (*idem*: 40-41) ;  
(...) nous avons compris qu'il valait mieux avancer sans se retourner (*idem*: 43).

## La deuxième guerre – la déportation

Dans *Max, en apparence* (2013), NS rappelle que c'est au cours de l'été 1942 que l'occupant allemand décide de radicaliser les mesures prises à l'encontre des Juifs ; c'est alors que la caserne Dossin de Malines, une ville située entre Bruxelles et Anvers où vivent les communautés juives les plus importantes, est choisie comme lieu de rassemblement et de départ vers les camps de la mort. Ce seront, précise-t-elle, vingt-

---

<sup>4</sup> Rajsla Skowronek (Berenholc) (Warszawa, Mazowieckie (Pologne) 1898 - Bruxelles, 1998) (<https://www.geni.com/people/Skowronek-Rajsla/6000000009781529225>).

<sup>5</sup> Littéralement des loques (en yiddish), c'est-à-dire des vêtements bon marché : « Le mot, du yiddish, vient de *szmata*, un chiffon en polonais, autrement dit des 'loques', des 'bouts de tissus sans valeur' que nos parents, nos grands-parents, nos arrière-grands-parents confectionnaient et vendaient » (NS, 2017: 16).

huit convois, chacun d'environ un millier de personnes, qui partiront vers Auschwitz entre le 4 août 1942 et le 31 juillet 1944.

Organisée avec le concours des administrations belges et d'associations juives, la traque porte aussitôt ses fruits. Ainsi, tandis que ses grands-parents paternels, Godefroid et Léonie – NS ne les nomme pas –, mariés au début de la guerre, se sont rapidement réfugiés chez des fermiers du sud de la France, dans les environs de Villeneuve-Lès-Avignon (NS, 2011: 68)<sup>6</sup>, de nombreux membres de sa famille maternelle sont arrêtés et bientôt déportés.

Dans les communes de Liège et de Seraing, où réside une partie de cette branche familiale, la première arrestation domiciliaire a lieu le 27 août 1942. La Gestapo et la Feldgendarmerie y procèdent à l'arrestation de 75 personnes, dont Chinka Kufersztejn, son arrière-grand-mère maternelle, laquelle, via l'hôtel de ville de Seraing, est emmenée à la citadelle de Liège<sup>7</sup> où sont rassemblés les Juifs, en attendant leur transfert vers Malines, puis vers Auschwitz (NS, 2013: 68). Comme NS le racontera à plusieurs reprises, ce n'est qu'en fin de journée que Rayele<sup>8</sup>, sa grand-mère maternelle, absente lors de l'arrestation de sa mère – elle se trouve à la fabrique d'armes de Herstal où une centaine de jeunes femmes juives ont été réquisitionnées par les Allemands –, apprend la nouvelle. Elle se rend aussitôt à la citadelle en compagnie d'une tante :

Le bruit court que les détenus y passeront la nuit. Elle attend jusqu'au moment où elle aperçoit sa mère à bord d'un camion qui quitte la citadelle. Rayele pleure, crie, implore. Elle veut se jeter dans la gueule du loup. Une tante retient la jeune femme hurlante. Elle a la présence d'esprit de la plaquer au sol et la maintient face contre le trottoir jusqu'à ce que le bruit du moteur s'éloigne. Tout va très vite mais c'est une vision d'horreur. La suite ? Un départ enregistré vers Auschwitz le 8 septembre 1942, puis plus rien, pas de traces, pas de témoin (NS, 2017: 84).

---

<sup>6</sup> NS raconte que son grand-père paternel réussit à s'échapper de Malines, ce qui le sauva d'être envoyé à Auschwitz (NS, 2013: 133).

<sup>7</sup> Sept cents Juifs de Liège et des environs (soit près d'un Juif sur trois) y furent détenus (voir les chiffres donnés par un historien, petit-fils d'un déporté liégeois, lequel, aidé par un cousin du père de NS, a épluché les archives de la région liégeoise et en a fait un livre). A ce propos, voir Thierry Rozenblum (avec la collaboration de Bernard Suchecky) : *Une cité si ardente... Les Juifs de Liège sous l'Occupation (1940-1944)*, Bxl, Luc Pire, 2010.

<sup>8</sup> Lena Mucha (1920-1986) (<https://www.geni.com/people/Lena-Mucha/6000000009752708541>).

Sur la liste des déportations au départ de Malines : « Chinka Kufersztejn, numéro 295, VIII<sup>e</sup> convoi ». Quelques mois plus tard, en mai 1943, dénoncé par Pierre Telgmann, un membre juif de la section anti-juive à la solde des Allemands, son mari, Shlomo Mucha, victime d'un malaise lors de l'arrestation de son épouse et laissé sur place par les Allemands, sera lui aussi détenu et déporté le 31 juillet 1943 (XXI<sup>e</sup> convoi, n° 411) (NS, 2013: 75). Passée dans la clandestinité en 1942, Rayele échappera aux arrestations et à Auschwitz (*idem*: 63) ; quant à son jeune frère Isaac<sup>9</sup> – il a alors quinze ans –, convaincu de sa responsabilité dans l'arrestation de ses parents, il préférera « les remords et la prison à perpétuité » (NS, 2017: 85).

Du côté de son grand-père maternel, Max Sauermann (1921-1992), l'hécatombe sera plus tragique encore. A la fin de l'été 1942, par mesure de précaution, la famille se sépare en deux groupes : tandis que Max, son frère Albert et leur sœur Marguerite se cacheront à Bruxelles (Boitsfort), leurs parents – Lejb et Chana<sup>10</sup> –, leurs deux plus jeunes frères – David et Jacob –, ainsi que Fanny, la petite dernière, tenteront de passer en Suisse. Parti en éclaireur, Jacob, probablement victime d'un guet-apens, disparaît à tout jamais (NS, 2013: 97-98) ; le reste de la famille est bientôt arrêté par les SS. Via Drancy, Chana, Lejb et David sont déportés le 25 septembre 1942 à Auschwitz ; ils n'en reviendront pas. Quant à Fanny, elle finira sa course à Villefranche-sur-Mer où une vieille institutrice la cachera jusqu'à la fin de la guerre ; elle rentrera à Bruxelles en septembre 1945, à 14 ans ; elle y restera quatre années, une période pendant laquelle elle est sous la protection attentive de Max (*idem*: 105). En 1949, quelques mois après l'indépendance d'Israël, elle embarquera seule sur un bateau à destination de Haïfa et s'installera dans le quartier de Basel, à Tel-Aviv<sup>11</sup>.

Dénoncés par leur logeuse, Max, Albert et Marguerite sont arrêtés quelques semaines plus tard ; envoyés à Malines, ils partiront pour Auschwitz le 24 octobre 1942 (XIV<sup>e</sup> convoi, n° 214, 215 et 216) (*idem*: 101). Le mois précédent, le 12 septembre, la femme de Max – Paula, de son vrai nom Pessa Appel – avait fait le même voyage en compagnie de sa mère (IX<sup>e</sup> convoi, n° 271 et 272) (*idem*: 136)<sup>12</sup>. A leur arrivée en gare

---

<sup>9</sup> Isi Mucha (<https://www.geni.com/people/Isi-Mucha/6000000009761054392>).

<sup>10</sup> Léon Zorman et Channa (<https://www.geni.com/people/Leon-Zorman/6000000009856900400>; <https://www.geni.com/people/Channa-Zorman/6000000009761082770>).

<sup>11</sup> Ses péripéties, Fanny les relate dans un livre écrit en français en 1988 (NS, 2013: 100).

<sup>12</sup> Lors de ses recherches, NS, qui dit tisser patiemment sa toile à partir des informations qu'elle recueille, apprend qu'avant de partir pour Malines, les deux frères (et probablement aussi leur sœur Marguerite)

d'Auschwitz-Birkenau le 26 octobre 1942, tandis que Marguerite (17 ans) rejoint le groupe des femmes – le silence des archives, où elle n'a pas été enregistrée, indique qu'elle fut très probablement envoyée aussitôt dans les chambres à gaz (*idem*: 101 et 153) –, Max et Albert (20 et 21 ans), jugés aptes au service, sont affectés dès le lendemain aux commandos de travail de la mine de charbon de Jawischowitz, un camp annexe, ouvert en août 1942, situé à une dizaine de kilomètres d'Auschwitz (*idem*: 159)<sup>13</sup>. Sur les huit mois qu'il y travaillera, Albert<sup>14</sup> ne croisera son frère qu'à deux ou trois reprises ; ce dernier, qui fait partie de l'équipe de nuit, y séjournera de la fin octobre 1942 au 18 janvier 1945, soit 2 ans 2 mois et 26 jours (*idem*: 124).

Malgré les conditions effroyables de vie et le travail harassant – « Les prisonniers se transforment en bêtes de somme. Ce sont des esclaves affamés » (*idem*: 122) ; « dans les mines adossées aux camps, on survivait en moyenne entre un mois, pour les plus résistants, et une semaine, pour les moins chanceux » (*idem*: 122-123) –, Max et Albert tiennent bon : « Peut-être appliquent-ils la règle d'or des déportés ? Éviter les coups, se fondre dans la masse, ne penser à rien » (*idem*: 123). Pour ce qui est de son grand-père Max qui, par deux fois, vit la mort de près, à la question de savoir « Quelle force, quel hasard, quelle inconscience l'ont protégé ? » (*idem*: 218), NS déduit que « le hasard, ou le destin, est nécessairement venu à son secours là où les valeurs morales, le sens commun, l'intelligence n'avaient plus cours puisque plus rien ne reposait sur rien » (*idem*: 132) ; car, rappelle-t-elle, « les témoignages des camps disent tous la même chose : ceux qui respectaient les règles à Auschwitz mouraient, il fallait les enfreindre pour avoir une chance, même infime, de survivre » (*idem*: 217-218).

---

sont retenus dans un bâtiment de la Gestapo, au 453 de l'avenue Louise. Max est très nerveux : « il sait qu'il a sa part de responsabilité dans leur arrestation. Quelques semaines plus tôt, il a chargé le Gros Jacques, le mouchard juif, de remettre une lettre à Paula, sa femme. Laquelle se cache avec ses parents ». Max connaît bien Jacques et lui fait confiance : « c'est un naïf qui s'attache aux gens. (...) Il croit que son amitié avec le fameux Jacques le protège si bien qu'il lui révèle (...) l'adresse de la cachette [de Paula]. Elle est arrêtée avec sa mère dans les jours qui suivent, et envoyée à Auschwitz le 12 septembre 1942 » (NS, 2013: 128).

<sup>13</sup> Ils ignorent que leur frère David (18 ans : il est né à Lublin le 7 février 1924), qui a été arrêté un mois plus tôt avec ses parents et sa sœur Fanny dans une forêt du Jura, se trouve lui aussi à Auschwitz ; la mention de sa présence à l'infirmerie du block 20 où il est admis le 27 octobre 1942 est la dernière trace qui reste de lui (NS, 2013: 154-155).

<sup>14</sup> Lors du voyage qu'il y effectuera avec Fanny en 1987, Albert « tombe sur le block 4, celui où il a logé entre mai 1943 et janvier 1945 » (NS, 2013: 142).

Max atterrit à Bruxelles le 7 mai 1945, débarquant du premier avion rapatriant des déportés de Buchenwald en Belgique (*idem*: 216). Douze jours plus tard, il retrouve son frère Albert en provenance de Dachau : « Ensemble ils font le compte des disparus. Leurs deux parents, une sœur, deux frères » (*idem*: 217). La Croix-Rouge les informe en effet que leur jeune sœur est vivante. À Villefranche où il se rend immédiatement, Max évite de raconter à Fanny ce qu'il a traversé, pas plus qu'il ne lui pose de questions sur ce qu'elle a vécu : « Ils étaient ensemble, ils étaient vivants, le reste n'avait pas d'importance. Ils n'en parleraient pas, ni maintenant, ni après. Seul comptait pour Max de regarder droit devant lui » (*idem*: 104). À l'époque, il espère encore retrouver Paula. En vain, car elle est morte à Auschwitz à 24 ans.

### **Max et Rayele**

Évoquant brièvement ses grands-parents paternels, NS signale que dès leur retour du Sud de la France à Charleroi, convaincus que gagner de l'argent les rendrait moins vulnérables, « ils se plongèrent dans le travail. (...) Et puis, ma grand-mère paternelle (...) accordait beaucoup d'importance à l'idée de sa respectabilité » ; aussi, « de la fin de la guerre jusqu'à pratiquement leur mort, [ils] travaillèrent sans relâche et gagnèrent plus que tout ce qu'ils avaient imaginé » (NS, 2011: 68-69)<sup>15</sup>. Tel est le clan paternel pour lequel « rien n'était à placer au-dessus du travail, la valeur suprême qui occupait tous les esprits » (NS, 2017: 54), le versant lumineux et glorieux de la famille, habité par cette idée d'une vie faite de joie et de réussite, même si, comme le nuance NS, « ce n'est pas tout à fait la réalité. Seulement une façade qui en recouvre une autre » (*idem*: 83).

Sur l'autre versant, celui du clan maternel, « celui des pleureurs où se débat Rayele », celui que NS appelle le « versant ombragé », la situation est tout autre : « Chez elle, comme chez l'oncle Isaac, son frère, la conquête n'a pas le même goût. Ils condamnent Rayele à rester discrète, coupable » (*ibidem*). De fait, pour celle qui, orpheline à vingt ans, est désormais responsable de ce jeune frère qui s'est transformé « en un triste épouvantail », « le temps s'est arrêté » (*idem*: 85).

---

<sup>15</sup> Les grands-parents paternels (la grand-mère, alias Madame Vogue – elle s'est rebaptisée du nom de son magasin ! –, et le grand-père Guedalia) ouvrirent chacun leur propre magasin rue de la Montagne à Charleroi, là où Lili tient son « Palais de la Fourrure ». C'est dire que la famille possédait trois magasins de vêtements dans la même rue, mari et femme se livrant d'ailleurs « une concurrence acharnée » (NS, 2017: 52).

C'est juste au lendemain de la guerre, lors du mariage d'amis communs, que Rayele fait la connaissance de Max, le rescapé des camps : « Ils se plaisent. (...). Ils n'ont plus de parents, peu de famille, un passé à oublier. Ils sont seuls et ils doivent recommencer à vivre. La mort est tout près d'eux, si familière. Ils veulent s'en détourner » (NS, 2013: 59). Trois mois plus tard, ils se marient « vite fait mal fait » (NS, 2017: 85). « Que se passa-t-il dans la tête de Max ? », s'interroge NS. Lui qui venait de perdre sa première femme à Auschwitz, « pourquoi choisit-il de jeter son dévolu sur l'oiseau blessé qu'était ma grand-mère ? » (NS, 2013: 59-60), « comme s'il se dépêchait de reprendre la vie là où il l'avait laissée » (*idem*: 218). Certes, Max désire « faire table rase du passé », mais cela « sous-entend beaucoup de silence, une impossibilité à reprendre une vie normale, des cauchemars qui le réveillent et le font crier la nuit » (NS, 2017: 86)<sup>16</sup>.

Au retour des camps, de même que son frère Albert, Max vit de combines et se consacre à la vente au porte-à-porte (NS, 2013: 40) ; pendant les quelques mois passés à faire du petit commerce dans la Cité ardente, Max et Rayele réussissent « à donner le change » (*idem*: 84). La naissance de leur fille [Annie<sup>17</sup>] ne parviendra toutefois pas à combler le vide qui l'habite : « On comprend qu'après Auschwitz il lui est difficile de faire comme si de rien n'était » (*idem*: 218). A la différence de Rayele qui n'aspire qu'à mener une vie tranquille et sans soubresauts, qu'« à raser les murs et à élever sa fille », Max, qui « n'a pas le goût d'être père », a besoin de mouvement : incapable de tenir en place et de se fixer, il multiplie les déplacements plus ou moins liés à des opportunités professionnelles où « finalement, il ne fait jamais que ce qu'il a appris à Jawischowitz : du commerce, du marché noir, des petits trafics » (*ibidem*) ; « ne pas penser, aligner les heures, tenter de survivre grâce à de petits arrangements, un morceau de beurre qu'on 'organise', une cuillère supplémentaire de soupe » (NS, 2017: 86).

Cela aurait pu lui donner mauvaise conscience, commente NS, « mais que sont encore pour lui la peur, les codes, la morale ? Il en a fait le tour, lui qui revient d'un monde où [selon l'expression de Primo Levi] 'il sera donné à celui qui possède, il sera

---

<sup>16</sup> « Ma mère a toujours pensé que, si son père avait épousé sa mère dès la fin de la guerre, alors qu'il était revenu détruit d'Auschwitz, où il avait perdu ses parents, une sœur, trois frères et surtout sa première femme, Paula, qu'il adorait, c'est parce qu'il se racontait à Liège (...) que ses grands-parents maternels avaient enterré dans un parc de la ville l'ensemble de leurs économies. (...). Ma grand-mère orpheline était donc devenue un bon parti. L'argent n'a jamais été retrouvé » (NS, 2011: 30).

<sup>17</sup> Annie (<https://www.geni.com/people/Annie-Skowronek/600000009748727494>).

pris à celui qui n'a rien' » (NS, 2013: 218-219). Aussi Max est-il fermement résolu à se battre, « parfois jusqu'à l'obsession », pour faire partie des riches, obtenir un statut et se faire respecter : « Il n'est plus question pour lui de se laisser avoir. Jamais plus il n'occupera la position du démuné, dût-il nouer de drôles d'alliances, dût-il s'installer en Allemagne pour obtenir réparation » : « il veut se servir lui-même et se confronter, de l'intérieur, à ses tortionnaires » (*idem*: 219). A Rayele qui, un jour, lui demandera la raison pour laquelle il tient tant à travailler en Allemagne, il répondra : « Je vais leur prendre tout leur argent. Après tout, eux aussi, ils se sont bien servis. / Max vient d'énoncer son programme, il ne s'en écartera plus » (*idem*: 220).

Ce que Max espérait y trouver ? Si personne ne l'a jamais réellement su, NS pense qu'« il était animé par un besoin de reconnaissance : il voulait devenir quelqu'un là où il avait été un moins que rien, et pour y arriver, il sut se montrer patient » (*idem*: 92). Si son grand-père maternel se mit à travailler en Allemagne, d'abord à Francfort puis à Düsseldorf, ce fut, selon elle, grâce à l'influence d'un certain Sammy Pozner, un Juif autrichien qui survécut à l'invasion allemande, dont la femme Léa était une rescapée du ghetto de Varsovie et d'Auschwitz, et qui, après la guerre, s'installa dans la capitale de l'État de Rhénanie du Nord-Westphalie, une ville déjà connue à l'époque pour être la capitale allemande de la mode et du prêt-à-porter féminin (*idem*: 43). Ainsi, comme beaucoup de Juifs de sa génération, Max se lance-t-il lui aussi dans le monde de la confection, version import-export : il achète en Italie, notamment à Florence et à Milan, des tricots qu'il revend outre-Rhin. Ce sont les années où, au nom du travail, il voyage de plus en plus, les années sans doute les plus critiques et douloureuses pour sa toute petite fille, « celles sur lesquelles se cristallise le souvenir de Max, son père, s'éloignant de façon de plus en plus nette, (...) de Rayele, sa mère, et de leur appartement familial de Liège » (*idem*: 44). Certes Max revient le week-end, mais il consacre de moins en moins de temps à sa famille et se réfugie dans les cafés : « Il y créait son réseau, nouait des contacts, cherchait des façons de gagner de l'argent » (*idem*: 86).

Poursuivant « son rêve illusoire de mener une vie normale dans une famille unie » – « Seulement la normalité, Max l'a laissée derrière lui il y a longtemps, avant Auschwitz » (*idem*: 88) –, Rayele lui propose de le rejoindre en Allemagne. On est en 1950. Le couple tente l'expérience et s'installe à Francfort où Max développe ses

affaires. Curieusement, du jour au lendemain, Rayele cesse de parler en français à sa fille de 4 ans et instaure l'allemand comme nouvelle langue entre elles, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de leur maison. Pour NS, ce renoncement au français viendrait de l'obsession de sa grand-mère à être discrète, « toujours ce même héritage de la guerre qu'elle a transformé en règle absolue : ne pas attirer l'attention sur soi, ne pas faire de vagues » (*idem*: 89). De ces années passées en Allemagne, il ne reste pour sa mère, dit-elle, que « le sentiment d'un grand gâchis » (*idem*: 93), car les tentatives de réconciliation mises en place par Max et Rayele s'en furent toutes en eau de boudin : « Ma mère ne comprend pas ce qui se passe, mais les souvenirs qui lui reviennent ne sont faits que de disputes et de reproches » (*ibidem*). De retour à Liège avec sa fille à laquelle elle parle dorénavant en français – « c'en est désormais fini de l'allemand, (...) une nouvelle vie commence » (*idem*: 106) –, fille de boutiquiers, Rayele rouvre un magasin d'articles de prêt-à-porter dans un immeuble en reconstruction. Max continue ses allers-retours, mais ce sont les derniers mois de vie commune d'une famille définitivement désunie, « l'ultime agonie avant le départ définitif de Max » (*idem*: 107). Ainsi, « en lieu et place du salut », ce mariage est « un naufrage » (NS, 2017: 86).

Au cours de ces quelques mois, la petite fille a pris l'habitude de se glisser dans le lit de ses parents. Les nuits sont agitées, car, dans son sommeil, Max crie, tremble... en proie à d'effroyables cauchemars. Et, commente NS, « ce qui devait arriver, arriva » : celle « qui ne comprend rien du drame qui se joue, des larmes des uns et des autres, du silence, de la tristesse, des traumatismes, prend à son compte les cauchemars de son père. (...) Personne ne lui explique. Personne n'est capable de dire » (NS, 2013: 108). Désormais, le père et la fille partageront « cette peur du vide et du plein, de l'isolement et de la foule, de la nuit et du jour » (*idem*: 109). Et plus tard, lorsque Max viendra lui rendre visite, « entre eux, rien ne se pass[er]a jamais de façon heureuse. Ils ne se comprenaient pas : ma mère lui en voulait, mon grand-père ne savait comment lui parler, ils ne cessaient de se blesser » (NS, 2011: 37-38).

De la guerre à la rupture définitive avec Max, les humiliations subies ont progressivement poussé Rayele vers « ces sentiments de déshonneur et de flétrissure » qui ne la quitteront plus (NS, 2013: 63)<sup>18</sup>. Morte de honte d'avoir été abandonnée par

---

<sup>18</sup> Dans *Karen et moi*, NS évoque un des événements les plus déshonorants pour sa grand-mère, à savoir la scène du divorce qui, selon les coutumes juives, équivalait à une répudiation, une déchéance autant sociale que personnelle : « je pense à ma grand-mère et à son divorce. Je reprends les notes d'un livre que

son époux, se tenant pour « une paria » (*idem*: 54) et refusant désormais toute invitation – « on ne sort pas sans père, on ne sort pas sans mari » (NS, 2011: 26) –, Rayele qui, contrairement à Max, « n'était pas douée pour le bonheur » (NS, 2013: 92), « ne retournera jamais du côté des vivants » (*idem*: 63). Selon NS, la culpabilité d'être en vie alors que ses parents sont morts en déportation la minera jusqu'à son dernier souffle ; celle de n'avoir pu offrir à sa fille un foyer pareil à celui qu'elle-même avait connu « creusa un trou béant dans son cœur, puis dans celui de ma mère. Son chagrin s'était transmis de mère en fille. Sa honte et sa culpabilité aussi. Et malheureusement, je ne crois pas non plus en être totalement guérie » (*ibidem*).

Sur les photos de l'époque, Rayele donne en effet l'impression de porter le poids du monde sur ses épaules... « Ce qui va bien avec le chagrin de ma mère, et ne détonne pas non plus avec ces épaules que je tiens si souvent enroulées, moi sa petite-fille, en position de repli, la tête baissée » (*idem*: 92). Désormais, Rayele est seule pour élever « sa *maidelè*, une petite fille en yiddish, (...) air sage et souffrances au kilo. Mère et fille font comme elles peuvent. C'est-à-dire pas trop bien et avec les moyens du bord » (NS, 2017: 87). Le soir, lorsqu'elles se retrouvent en tête-à-tête dans leur appartement de la rue Féronstrée au-dessus du magasin de vêtements où Rayele travaille du matin au soir, six jours par semaine, en s'efforçant de cacher son malheur autant aux autres qu'à elle-même, que peuvent-elles bien se dire ? Qu'elles mènent une vie normale, que « tout allait bien, il n'y avait rien à en dire, les bouches restaient scellées. Comment Rayele aurait-elle pu raconter ? Où aurait-elle trouvé les mots ? Dans quelle langue ? Avec quelle grammaire ? » (NS, 2013: 71).

Dans les années soixante, consciente que sa fille « a besoin d'air, (...) de jeunesse, (...) de plus que ce que sa mère peut lui offrir » – « Je ne puis être sauvée, toi

---

j'écirai un jour : 'Elle n'eut d'autre choix, ma grand-mère, que celui de baisser les yeux et de laisser le divorce se faire lorsque le rabbin, suivant la tradition ancestrale, prononça la sentence et lui tendit le *guett*, le bout de papier attestant qu'elle était désormais révoquée. Elle eut l'impression que la maigre assemblée présente ce jour-là lui lançait 'répudiée' au visage, le ton méprisant, l'air hostile. Désormais, elle ne serait plus une *agounah*, une femme liée à un homme ; d'épouse encombrante, elle était devenue femme humiliée. Dans un autre lieu, à une autre époque, si elle n'avait pas été qui elle était mais une autre, moins rigide, plus confiance, peut-être aurait-elle fait meilleur usage de cette vie qui lui disait son naufrage ?' » (NS, 2011: 113-114). De même, dans *Max, en apparence* : « Le point le plus douloureux de cet échec s'était cristallisé sur la cérémonie du *guett*, ce divorce religieux auquel ma grand-mère s'était soumise et qui l'avait profondément blessée. L'épisode était entré dans la légende familiale, probablement parce qu'il était un peu moins compliqué à raconter que le reste – la peur, les morts, la guerre » (NS, 2013: 55).

peut-être ? » –, Rayele s'impose un déménagement vers Bruxelles afin de se rapprocher du « là où ça se passe » (NS, 2017: 87) et d'offrir à celle-ci « une vie plus lumineuse » (*idem*: 104). Issue d'une famille de commerçants – « Impossible pour elle de s'inventer une autre vie » (*idem*: 98) –, elle ouvre à deux pas de la Grand-Place, dans la rue du Marché-aux-Herbes, la boutique *Miss Florence*, un magasin d'une soixantaine de mètres carrés, au rez-de-chaussée d'un bâtiment d'époque, où elle « s'enferme (...) et ne veut rien entendre » (*idem*:103). Sans doute Rayele aurait-elle préféré un nom plus sobre pour son magasin, mais elle a fini par acquiescer à la proposition de Max, d'autant que c'est lui qui lui fournit une partie de la marchandise ; de toute façon, « Rayele n'aime pas avoir raison. Rien que ça, c'est prendre trop de place » (*idem*: 94). À l'étage, un petit appartement austère et silencieux... Le tout, un antre qui ressemble à « un trou de souris » (*idem*: 88) et qui, pour la « femme déchue, résignée » qu'elle est (*idem*: 97), devient « un tombeau triste, la marque de sa solitude et de son déclassement » (*idem*: 104). Elle y vit retranchée. « Que fuit Rayele ? Que cherche-t-elle à dire ? Pour rester au plus proche de ce qu'était sa vie avant la guerre (une famille, un magasin), elle choisit d'arrêter le temps et de faire le contraire de ce qu'on demande à une maison de mode. Elle se fige » (*idem*: 104). Divorcée à une époque et dans un milieu où ce n'est pas la norme – « Elle ne s'y fait pas » –, hantée par le passé, Rayele, « l'esseulée, dont les sanglots ne s'entendent pas, et pourtant pèsent », s'est persuadée « qu'une femme seule n'a pas le droit à une vie sociale » et, depuis que sa fille est mariée, « elle ne cesse d'entrer plus en dedans, dans sa coquille » (*idem*: 89-90)<sup>19</sup>.

De fait, cette fille, que NS dit « douée, fragile, tiraillée », a saisi sa chance même si elle « en paie le prix : sauve-qui-peut et poids des remords » (*idem*: 104). Tout départ n'est-il pas coupable, comme l'indique le message triste et menaçant du père Goriot ?<sup>20</sup> Sans délaisser sa mère, la jeune femme a en effet rejoint l'autre versant, celui de Lili et de ses descendants, eux « qui donnent l'illusion de rire de tout » (*idem*: 89), « la lignée des Lili et des madame Vogue », autant de femmes que « l'audace, la joie de vivre, l'esprit de revanche ont rendues plus fortes », de sorte que « sans jamais rompre la chaîne puisque s'inscrivant encore et toujours dans la succession des générations de

---

<sup>19</sup> Rayele a fermé son magasin au milieu des années 1980. Elle mourrait en quelques mois d'un cancer des os (NS, 2017: 107).

<sup>20</sup> Les références littéraires foisonnent dans les récits de NS.

commerçants, plus libre mais toujours captive, [la fille de Rayele] devient précisément, et brillamment, ce que sa mère n'aura pas été » (*idem*: 105).

Dans l'entretemps, une dizaine d'années après la guerre, Max s'est installé à Berlin-Ouest : « Berlin, le berceau du mal, là où il était impossible, et plus encore dans ces années-là, de savoir qui était qui, ou qui avait fait quoi » (NS, 2013: 31). Ses activités professionnelles le conduisent fréquemment en Italie (achat de vêtements), en Amérique latine où il a pour mission de négocier l'achat de conteneurs de café qu'il revend ensuite « aux meilleurs acquéreurs, discutant âprement, mettant en mouvement son réseau, souvent des hommes comme lui, des revenants », ou à New York, « le temps d'un déjeuner avec sa banquière » (NS, « Max, à ce que j'imagine »). Déjà à l'époque, « son aisance était telle que personne n'aurait imaginé qu'il avait été jadis un déporté affamé » (NS, 2013: 29).

Dès le début des années soixante, il a coutume de franchir le Mur sans que les douaniers, qu'il salue d'un simple geste de la main, ne lui demandent de comptes. De l'autre côté du rideau de fer, Max retrouve son ami et associé, « un Juif qui a russifié son nom » (NS, 2015: 21), un certain Yankel Goldman, alias Pavel Witkowiak, qu'il a connu dans les camps – ils ont, semble-t-il, travaillé côte à côte dans la mine de Jawischowitz (NS, 2013: 35) – et qui, en 1945, s'est réfugié à Berlin-Est où il est devenu le principal responsable des achats alimentaires de la RDA : « C'était sa revanche, l'argent et le pouvoir, ne plus être Yankel mais Pavel » (*idem*: 36)<sup>21</sup>. En toute impunité, ils se remplissent les poches : « La culpabilité des uns donne aux autres de la marge. Ils en font bon usage. Du moins de leur point de vue » (NS, 2015: 21).

Assurément l'union de ces deux hommes, des complices idéaux qui devaient bénéficier d'énormes privilèges permettant à l'un de passer librement à l'Est et d'en ressortir en toute quiétude, à l'autre d'y développer des affaires fort juteuses, « reposait sur la discrétion et la confiance » (NS, 2013: 36). Toutefois, s'ils collaborent étroitement, Max et Pavel ne parlent jamais du passé : « C'est leur accord, ainsi l'ont-ils décidé. Et ce qui ne sera pas dit ailleurs – ni l'un ni l'autre ne livreront jamais leur témoignage – est ici simplement compris » (*idem*: 192).

S'interrogeant sur l'adaptation de son grand-père dans sa nouvelle patrie ainsi que sur le rôle qu'il jouait dans ces « transactions secrètes entre l'Est et l'Ouest » (*idem*:

---

<sup>21</sup> Pavel est mort d'un cancer à Tel-Aviv à 73 ans, au début des années 90, un peu après la chute du Mur.

39)<sup>22</sup>, NS ne peut douter que celui qu'elle décrit comme une personne « avide d'amitié » (*idem*: 37), comme « quelqu'un de secret » (*idem*: 175) et jaloux d'entretenir le mystère autour de ses activités, y fut « un cador » (*idem*: 189). Pour gravir patiemment les échelons jusqu'à occuper une place de choix dans les cercles les plus huppés et mondains de la société berlinoise, Max s'est fondu dans l'Allemagne d'après-guerre « comme si elle était son pays » (NS, 2015: 10) ; il y est devenu « un Allemand parmi les Allemands, un plus vrai que nature. Sa langue est parfaite, son accent, ses attitudes, son mode de vie, sa [troisième] femme [Gitta], tout est conforme » (NS, 2013: 220). A de rares exceptions près, ses amis sont des hommes de sa génération ou plus âgés, et tous sont allemands (*idem*: 210). Où qu'il les fréquente, à Berlin ou dans sa villa de Benalmadena, sur la Costa del Sol, ils le captivent : « Il veut être comme eux, il veut que s'estompent les différences, il veut se confronter au mal. Cela le grise. Il est désormais du même bord que ses anciens bourreaux, il joue de son pouvoir. (...) On oublie qui il est et d'où il vient, l'illusion est parfaite » (*idem*: 221) ou presque.

De Bruxelles, « peu au fait de la complexité de la situation » (*idem*: 211), sa famille, qui se demande comment il fait pour vivre dans cette ville qu'il aurait dû fuir comme la peste, observe avec dédain et incompréhension cette cohabitation : les personnes que Max côtoie et qui, toutes, ont vécu la guerre – « Ce qui ne suffisait pas à en faire des nazis » (*ibidem*) –, qui sont-elles ? Sur quels critères a-t-il fait le tri parmi celles-ci ? Une sélection, à vrai dire, impossible à réaliser, tant en RDA qu'en RFA (*idem*: 211-212) où l'on dut vite renoncer à une « dénazification » trop radicale, sous peine de ne plus avoir assez de mains et de cerveaux pour faire fonctionner le pays (NS, 2015: 52). D'ailleurs, Max désire-t-il savoir qui sont réellement les gens qu'il fréquente ? De fait, selon NS qui, adolescente, lui rendit visite à plusieurs reprises, ce que son grand-père est venu chercher à Berlin, loin des siens,

ce sont des hommes comme lui, des hommes qui veulent vivre et des hommes qui veulent oublier. Pas question de faire dans le détail et cela tombe bien : ils sont nombreux en Allemagne à ne pas vouloir regarder derrière eux. Par intérêt et par

---

<sup>22</sup> « A la mort de mon grand-père, lorsque mon père voulut mieux comprendre ce qu'avaient été les affaires de Max et que, répondant à la convocation des notaires, il entreprit de s'occuper de la délicate question de l'héritage, Mony [l'avocat bulgare de Max] le mit en garde. Il se passa le pouce sur la gorge en regardant mon père droit dans les yeux et il lui conseilla de le laisser désormais tranquille, de renoncer à l'argent et de ne plus jamais chercher à le revoir » (NS, 2013: 193).

nécessité. C'est ce que veut aussi Max. Ne pas se retourner, ne pas fouiller, ne pas expliquer. Laisser derrière lui les cadavres. Sortir du camp. Vivre et s'amuser. Comme Pavel, comme les Allemands qu'il fréquente, il ne veut surtout pas qu'on lui rappelle son passé. / Mais le passé ne s'efface pas si vite (NS, 2013: 213).

Car s'il est bien une chose qui le distingue irrémédiablement de ses amis berlinois, c'est une suite de chiffres – 70807 –, le matricule de déporté qu'il porte tatoué sur son avant-bras gauche, « signe que l'employeur a eu recours à [ses] services » (NS, 2015: 19), et que de temps en temps il impose à leur vue, ce qui déclenche un indéniable malaise chez ses interlocuteurs : « comment se comporter face à celui qu'on a envoyé à Auschwitz et qui en est revenu ? Que faire sinon baisser la tête d'un air contrit ? » Max en profite et en abuse : « Il n'a qu'à laisser entrevoir son numéro et le silence se fait. La gêne des autres est son laissez-passer<sup>23</sup>. (...). Il savoure sa revanche » (NS, 2013: 215). Et NS, à la lecture de *La danse de Gengis Cohn* de Romain Gary, de sonder une nouvelle fois les intentions profondes de son grand-père lors de son installation à Berlin : « n'étaient[-elles] pas autant motivées par un désir d'oubli que par celui de la vengeance. Comme le héros juif venu hanter la conscience de son assassin, est-ce que Max n'avait pas, lui aussi, le projet de devenir le *dibbouk*, le mauvais esprit, le démon des Allemands ? » (*idem*: 214).

En réalité, personne, dit-elle, n'était dupe de ce qu'« au-delà des apparences » vivait cet « homme énigmatique » (*idem*: 186) qui, certes, jouissait de sa réussite et de sa nouvelle position, mais qui, « sous ses airs charmeurs et malgré sa façon légère d'approcher les gens », cachait au fond de lui-même « une propension à la paranoïa » (*idem*: 195). Personne n'ignorait en effet que ce nanti charismatique, séducteur et affable – « le Max qui se donnait à voir en société, le bon vivant, le sans-passé » (*idem*: 221) – était bien différent de celui qui, chaque matin, tel « un animal traqué » (*idem*: 47), tournait autour du zoo de Berlin – situé sous la fenêtre du coquet duplex où il habitait dans le centre-ville –, bien couvert car « il ne voulait plus connaître le froid, la neige, qui s'accroche à ses talons nus, le vent qui s'infiltré par le col » (*idem*: 27) ; de celui qui, lors de sa promenade quotidienne destinée à exorciser ses angoisses, emportait les cachets que son médecin lui avait prescrits

---

<sup>23</sup> « Il est un formidable laissez-passer pour toutes les rencontres, les voyages, les combines » (NS, 2015: 21).

– Rien ne lui était plus terrible que l'idée qu'il pût chanceler, mettre le genou à terre, perdre connaissance. Alors il marchait. Pour se tenir en forme, soumettre son corps à sa seule volonté, ne plus le condamner à cet état de faiblesse. C'était un combat qui le moment venu serait perdu, il le savait, mais en attendant il luttait (*ibidem*) –,

et concentrait toute son attention sur sa marche et sa respiration : « Il savait qu'il devait garder son calme, respecter les distances de sécurité, devant, derrière, ne pas se faire remarquer. Il se rappelait que, dans le monde d'avant, ne survivaient que les invisibles, les transparents » (*idem*: 28). Ou encore de celui qui ne partait jamais en déplacement sans au préalable glisser dans sa poche, outre son passeport, une bourse de petits diamants facilement négociables, « un sésame qui lui permettrait de ne pas être pris au dépourvu si jamais (...) » (*idem*: 29-30) : « Il voulait pouvoir fuir au cas où les jours de malheur reviendraient. Comme si c'était possible » (NS, 2017: 86-87).

En 1987<sup>24</sup>, lors d'une visite qu'elle lui rend à Berlin, observant le manège de son grand-père sur qui, dit-elle, elle projetait peut-être « les peurs et les fêlures de ma mère. Il y avait des fantômes autour de nous, on ne les nommait pas mais je les sentais, ils m'intimidaient, je ne savais comment les neutraliser » (NS, 2013: 196), NS tentera de faire le lien entre cet homme « qui avait fait table rase de son passé », sa grand-mère Rayele « qui ne s'était jamais remise de la guerre », et leur fille, « fragile » :

Les longues marches de mon grand-père m'évoquaient les déambulations du héros de Georges Perec dans *Un homme qui dort*. J'y sentais le même oubli de soi, le même état de perte. Ils erraient, démunis, portant l'un et l'autre – la formule est de Perec – d'invisibles valises (*idem*: 196-197).

Ainsi, « très loin de cette figure d'homme invincible et puissant qu'il semblait être devenu », Max n'avait pas oublié ce temps où il avait été traité comme un esclave : « il avait beau s'efforcer de ne rien laisser paraître des angoisses qui le rongeaient, (...) son passé s'accrochait à lui » (*idem*: 30).

---

<sup>24</sup> La même année, Max refusa d'accompagner sa sœur Fanny et son frère Albert lors de leur voyage en Pologne : « c'était la dernière chose à laquelle songeait Max, pas plus qu'il ne voulait que son passé le rattrape. 'Il y a des souvenirs (...) que je préfère laisser derrière moi'. Ce à quoi il était parvenu, du moins pour une grande part. Exception faite de la pièce à conviction : son numéro tatoué sur l'avant-bras » (NS, 2013: 166).

Dans les années quatre-vingt, « lui qui a tant aspiré à se réinventer sans avoir à transmettre ni à se rappeler » (*idem*: 165) fit toutefois installer, en guise de sépulture, une plaque commémorative à l'entrée du musée de la Diaspora, à Tel-Aviv : « A la mémoire de Chana, Lejb, David, Marguerite et Jacob disparus dans l'Holocauste, 1942 », sans mention de Paula ! Comme le commente NS, son grand-père, « si peu enclin à se retourner sur son passé », avait fait, par ce geste, « le plus qu'il pouvait, inscrivant dans ce lieu public, à Tel-Aviv, ce que, sa vie durant, il avait été à peine capable de formuler » (*idem*: 232). Mort d'un cancer qui se déclara quelques mois à peine après celui de son mystérieux associé – « Ici encore mon grand-père marchait sur les pas de Pavel » –, Max a été enterré d'abord à Berlin, puis transféré à Tel-Aviv, tandis que Rayele repose dans le cimetière juif de Bruxelles. Alors qu'il avait clairement et fermement indiqué qu'il s'opposait à tout acharnement thérapeutique – « J'en avais déduit qu'après ce qu'il avait vécu à Auschwitz, la mort avait cessé de l'intimider » (*idem*: 228) –, qu'il avait préparé minutieusement sa mort et qu'il partirait sans se battre, après l'adieu de ses proches, il demanda à son médecin de tenter une dernière chimiothérapie : « Il n'était pas prêt. Il avait peur. Les camps ne lui avaient pas appris à mourir. Il voulait vivre » (*idem*: 232).

### **Tina et Octave**

Au début de la décennie 70, les parents de NS, Bernard et Annie<sup>25</sup>, décident de quitter la Wallonie et le fief de Charleroi. Bien qu'habitant à Bruxelles, c'est à Gand, sur la Veldstraat, la grande artère commerçante, qu'ils installent leur magasin principal de prêt-à-porter pour dames : « La boutique s'élevait sur trois étages, un sous-sol et un entresol » (NS, 2017: 19). Le samedi étant le plus gros jour de vente, toute la famille s'y rend dès la veille : « Dans la succession des générations, nos parents le tenaient d'une main de maître, s'y donnant corps et âme, occupés, comme je le serai plus tard, à poursuivre et à porter plus haut ce qui avait été initié avant eux » (*idem*: 44). De la ville des Comtes de Flandre, eux qui ne parlent pas flamand mais qui « rêvaient d'occuper une place de choix » (*idem*: 68), entreprendront de se développer et ouvriront de

---

<sup>25</sup> NS ne les nomme pas non plus, du moins par leur nom. Voir Bernard Skowronek (<https://www.geni.com/people/Bernard-Skowronek/6000000009749887303>).

nouvelles enseignes à Bruges, Courtrai, Ostende, Anvers... toujours dans les rues principales :

Avons-nous jamais cherché à comprendre ce que cachait ce besoin de se placer au centre et d'y réussir brillamment ? Y a-t-il lieu d'y lire autre chose qu'un argument économique ? Lequel de nous aurait été à même d'y déceler les marques de l'exil, celles qui avaient exacerbé le désir de s'intégrer et 'd'entrer à l'intérieur' ? En nous frayant un chemin parmi les autres, les Gentils, les autochtones, les sans-étoiles, nous révélions notre complexe d'étrangers (*idem*: 57),

commente NS qui, a posteriori, observera ces magasins situés « dans les emplacements AAA » comme « autant de revanches qu'on prend sur le passé » (*idem*: 57-58). Car, précise-t-elle, « de la rue de la Montagne à la Veldstraat, taillés dans nos costumes de nouveaux commerçants et débarrassés de nos frusques d'émigrés, étoiles jaunes et autres, c'est précisément à la réussite que nous nous étions promis de rêver » (*idem*: 80). Plus tard, ils migreront vers la chaussée d'Ixelles à Bruxelles, la capitale, et installeront leur nouveau quartier général dans une rue commerçante longeant le quartier africain de Matongé (*idem*: 71).

Décrivant la complémentarité du tandem formé par ses parents dont « le secret (...), c'était la modernité. Tout ce qui ressemblait à demain, ils le voulaient » (*idem*: 73), NS présente son père, alias Octave Mouret, le grand patron du *Bonheur des dames* de Zola, comme un homme tranquille, conciliant et jouant son rôle de sage bienveillant ; sa mère, alias Tina Turner – c'est ainsi que la surnomment les vendeuses en raison de son énergie virevoltante et de sa démesure –, comme une « bonne joueuse », sachant perdre et ne se laissant pas intimider par les échecs – « l'échec la rendait plus guerrière » –, toujours en quête d'un bon coup professionnel et ayant de « légendaires coups de cœur » qui n'obéissaient qu'à son intuition (*idem*: 63-64). C'est dire qu'après avoir rompu avec l'attitude passive de sa mère, la fille de Rayele s'est intégrée au dynamisme commercial de la tradition familiale de son mari.

Plusieurs décennies durant, Octave et Tina seront de taille à « jou[er] le jeu d'une époque qui consommait comme on respire » – « Les changements étaient des défis qui les stimulaient, ils n'avaient pas hésité à se jeter dans la mêlée » – ; toutefois, la mondialisation et l'arrivée des chaînes de grande distribution s'installant dans les

emplacements les plus stratégiques des villes marqueront « la fin de l'âge d'or du prêt-à-porter moyen de gamme tel que nous l'avions connu » (*idem*: 178). Leurs boutiques n'étant pas prêtes à « affronter le monde nouveau » (*idem*: 177), ils laissèrent leurs magasins mourir de leur belle mort : « Les grandes années étaient derrière eux. Ils avaient vécu. Avec eux, la flamme s'éteignait » (*idem*: 180).

## Épinglette

Des marchés de Charleroi où s'était épuisée Lili, notre arrière-grand-mère paternelle, aux neuf magasins répartis entre la Flandre et la Wallonie qu'avaient fini par monter nos parents en Belgique, tout me ramenait à une lignée de commerçants. Aucun d'entre eux n'avait suivi d'études (NS, 2017: 27).

Tel est l'univers particulier dans lequel NS grandira et passera une partie de son enfance et de son adolescence, celui aussi dans lequel, de ses 23 à ses 29 ans, après des études de lettres à l'Université Libre de Bruxelles et un passage météorique aux Editions Complexe, une maison d'édition spécialisée dans la littérature et l'histoire (*idem*: 161), elle reviendra, « par manque d'assurance » (NS, 2011: 81), travailler comme coursière et coresponsable des achats : c'est, dit-elle, « sur un coup de tête, troquant [s]es livres contre des vêtements, (...) [s]'inscrivant dans la tradition familiale » (NS, 2013: 66), qu'elle rejoignit l'équipe, « pour des raisons relevant autant d'une sorte de 'programmation sociologique' que d'une peur farouche de ce qui relève de la vie » (NS, 2017: 132). De fait, comme le dit Batya Zeev, une cousine installée depuis la fin de la guerre à Haïfa, « dans la famille, on a toujours été dans la couture » (*idem*: 14) ; ce que confirme NS : « Ce continuum était notre religion : tailleur, machine à coudre, juif, se refaire, s'enfuir, tout cela faisait partie pour nous d'une seule et même histoire » (*idem*: 15), même s'il lui faut bien admettre que « la figure du Juif errant n'est pas la [s]ienne » (*idem*: 31), elle « la sédentaire » qui ne s'est jamais arrachée de nulle part (*idem*: 29).

Un monde apparemment taillé « sur mesure » depuis des générations, mais un monde où le travail est une « obsession » : « Il n'y avait pas de répit » (*idem*: 37) ; un univers impitoyable dont les règles de fonctionnement la heurtent et dont les valeurs souveraines lui sont et lui resteront étrangères : « la loi suprême était la loi du commerce », « la loi du plus fort » (*idem*: 38), loin de toute sensibilité sociale ; un

monde qui « ne se mesurait plus qu'en colonnes de chiffres » (*idem*: 148), où « l'esprit de compétition nous aveuglait. Il nous faisait nous méfier de tous » (*idem*: 160).

Rien n'était plus éloigné de mes aspirations et, je crois, de mes talents. J'avais obtenu mon diplôme de lettres, une autre carrière s'ouvrait à moi, je ne manquais pas d'opportunités – j'aurais pu être professeur ou entamer un nouveau cycle à l'Université – et je venais d'être embauchée comme assistante de fabrication dans une maison d'édition. Hélas, je me sentais si malhabile, si peu préparée à me jeter dans la mêlée que, assez rapidement, je préférerais cette autre solution, les magasins de vêtements de mes parents, faisant du coup mentir la célèbre blague juive : 'Quelle différence y a-t-il entre un fourreur juif et un psychanalyste juif ? Une génération.' Je me rendais à mon travail les yeux tristes et le cœur lourd, avec l'impression de me perdre un peu plus chaque fois (NS, 2011: 82).

Comme elle le relate dans plusieurs de ses récits, c'est sous la houlette de sa mère qu'en élève appliquée, NS apprend le métier, qu'elle se transforme « en un bon petit soldat qui devait se montrer fier et déterminé » : « Nouvelle recrue de vingt-trois ans, je travaillais dans l'imitation la plus totale du travail et des raisonnements de Tina » (NS, 2017: 138-139). C'est ensemble, du moins au départ, qu'elles descendent régulièrement à Paris, au Sentier dont elle décrit la folle activité et l'atmosphère électrique, ce quartier qui, « haut lieu des ateliers de confection textile depuis le XIX<sup>e</sup> siècle », devint à la fin des années soixante, et pour trois décennies, le premier centre textile d'Europe (*idem*: 136-137), avant de péricliter au profit des concurrents chinois de la rue Popincourt capables de proposer des « fringues à des prix imbattables » (*idem*: 172). C'est là, chez les grossistes et les fabricants de tissus, que « le duo Tina-Sancha (...) d'une efficacité redoutable » (*idem*: 143) s'approvisionne en « came », les modèles tout juste sortis des ateliers situés au sous-sol ou à l'étage (NS, 2011: 82), le « mot d'ordre » étant dorénavant « de trouver à s'approvisionner là où l'on fabrique vite, bon marché et en grande quantité » (NS, 2017: 61). L'important, relate NS, « c'était d'occuper le terrain, de faire impression. Mais la première impressionnée c'était moi, la débutante, qui pour se donner une consistance dont elle se croyait dépourvue s'était persuadée de sa vocation à embrasser le métier de commerçant » (*idem*: 139). Au milieu de « cette faune qui d'habitude me restait étrangère » (*idem*: 141), Tina la conquérante fait preuve, elle, d'une aisance

extraordinaire, d'« une assurance naturelle (...), feinte pour moi » (*idem*: 144) ; il est vrai que, dans certains des commerçants du Sentier, la fille de Rayele reconnaît « sa propre histoire : cette idée qu'on l'avait condamnée à l'ombre et qu'elle était parvenue à s'en échapper » (*idem*: 158).

Durant les longs trajets qu'elle effectue en voiture entre les magasins de ses parents dont elle ne partage ni l'audace ni l'insouciance – « j'avais à cœur de mettre en place une organisation plus rationnelle » (*idem*: 153) –, la jeune femme ne peut s'empêcher de penser à la tournure qu'aurait pu prendre sa vie si elle n'avait pas rejoint l'affaire familiale (*idem*: 152). Car son manque de passion pour la mode et ses sophistications – « Cette cause, notre idéal, je n'avais jamais réussi à la faire tout à fait mienne » (*idem*: 159) – lui fait vite comprendre que ce métier n'est pas le sien : « je l'avais emprunté à ma famille et il me blessait parce qu'il ne disait pas celle que j'étais. Je souffrais de n'avoir su imposer ma personnalité » (NS, 2011: 83).

De même que derrière le Max séducteur et téméraire se cachait un homme tourmenté et paranoïaque, derrière la jeune femme apparemment pleine d'allant et maîtrisant parfaitement les différentes ficelles du métier, mais que « la peur de l'échec (...) a longtemps tétanisée » (NS, 2017: 64), se tapit en effet Epinglette, le surnom qu'enfant lui ont donné ses parents en raison de sa « silhouette très fine et des attitudes qui les piquaient » (NS, 2011: 16 ; 2013: 21). C'est donc un autoportrait bien sombre et morose que NS trace de celle qu'elle fut depuis sa tendre enfance jusqu'au moment où elle eut l'audace de prendre les rênes de son existence.

Confrontée dès son plus jeune âge à deux modèles opposés, celui, déprimant, de sa grand-mère maternelle et celui, rutilant – du moins professionnellement – de ses parents, la petite fille n'a pas tardé à choisir « son camp » : « Elle aime les larmes, les épaules voûtées, les regards tristes. C'est sa plaie, son pays » (NS, 2017: 89). Aussi se rend-elle fréquemment du côté de la rue du Marché-aux-Herbes, dans la boutique *Miss Florence*, « pour tuer le temps ou pour distraire Rayele, on ne sait pas très bien » (*ibidem*) ; de temps en temps, elle y passe la nuit aux côtés de sa grand-mère, laquelle lui a offert *Le Père Goriot* : « Difficile de ne pas y voir un sens caché qui finit par se révéler, comme en surimpression. Il murmure la solitude et la peur de l'abandon de Rayele. (...) Ce qui laisse entendre que partir c'est trahir, et que vivre c'est tuer l'autre. Message reçu » (*idem*: 91-92).

Du côté parental, au contraire, la ruche ne cesse de s'activer et de prendre de l'ampleur : « Il ne nous serait jamais venu à l'esprit de remettre en question le succès de nos magasins. Nous avions foi en eux » (*idem*: 69). Quand elle se promène aujourd'hui dans le centre de Bruxelles, du côté de la Bourse et de la Place de la Monnaie, ou se souvient de leur magasin de la Veldstraat à Gand, NS sent remonter en elle des pans entiers de son enfance et, dit-elle, avec eux, « cette certitude de s'être trouvée au cœur d'une machine à la fois formidablement vivante et terriblement dévastatrice. Elle emportait tout sur son passage. Chacun était, quel que soit son âge, son rôle, son implication dans le dispositif, aspiré par le système » (*idem*: 108). Décrivant cet univers « fébrile, inquiet, joyeux » dans lequel, « emportée par le mouvement, réglée au diapason, vouée à la cause », elle a grandi, un monde « où la nervosité, l'ambition, la concurrence [les] galvanisaient », où, malgré la fragilité de leur position, « l'orgueil [les] brisait et [les] faisait vivre » – « C'était prodigieusement excitant et terriblement angoissant, si bien que nous, notre famille, et avec elle nos ancêtres, notre lignée, sans bien comprendre derrière quoi mais essoufflés, concentrés, programmés, les uns à la suite des autres, nous courions » (*idem*: 70) –, NS se rappelle qu'enfant, elle était « continuellement ramenée au magasin » qu'elle présente comme « notre noyau dur » (*idem*: 44), « notre seul lieu, notre seule peau » (*idem*: 58).

Rien d'étonnant donc à ce qu'elle ait longtemps pensé que « le monde des *shmatte*s » était « [leur] seule patrie. Qu'il formait un pays dans le pays, avec des règles qui lui étaient propres, et plus encore, une forme particulière et non interchangeable d'*esprit*. J'étais reliée de l'intérieur, cela relevait d'un marquage de notre ADN » (*idem*: 30). Rien de surprenant non plus à ce que, bien que se sentant étrangère à cet univers où, le temps passant, elle est de plus en plus gagnée par l'ennui et la morosité– « Ce que je percevais était de l'ordre de la douleur fantôme, les picotements d'une plaie qui ne faisait plus partie de mon corps mais qui m'avait été léguée, ou que, mécanismes inconscients, excès de loyauté, je n'avais pas voulu atténuer » (*idem*: 30-31) –, elle ait tant tardé à entrevoir la possibilité d'un ailleurs. Et pourtant, dit-elle, dans la Veldstraat, tout près de leur magasin, se trouvait le musée Arnold Vander Haeghen, un ancien hôtel particulier abritant les archives de Maurice Maeterlinck, l'auteur de *La Vie des abeilles* : « Les abeilles, c'étaient nous, l'ailleurs était à deux pas, je ne le savais pas » (*idem*: 45). En effet, dans ce milieu où l'on « se méfiait des penseurs, de-ceux-qui-ont-fait-des-

études », où « l'argent était un décomplexant [qui] justifiait les choix, validait les trajectoires » (*idem*: 112), où, « plus que les années d'études ou le nombre de diplômes, 'avoir l'esprit d'entreprise' était un sésame » et le compliment le plus précieux dans la bouche des commerçants de la génération de Tina et Octave, nul n'était préparé « à revoir ses catégories » : « D'un côté les fringues, de l'autre la culture » (*idem*: 114).

Engagée bien malgré elle dans cette aventure familiale, l'adolescente, qui ne se rebelle que lorsque Tina rentre à la maison avec des sacs entiers de vêtements qu'elle a choisis pour sa fille (*idem*: 77) et que les signes extérieurs de richesse pétrifient, se demande « comment raser les murs à la manière de Rayele (...) ? De quelle façon cacher l'éclat, la vitalité, la consommation désinvolte qui la trahissent ? » ; car elle sent bien que « ce langage n'est pas le sien. Et s'il ne la dit pas, qui est-elle ? / (...) Qui aurait pu l'entendre, ne pas s'en inquiéter, la prendre au sérieux ? » (*idem*: 113).

Côté vie familiale, l'ambiance n'est en effet nullement à l'euphorie ! Se remémorant son enfance et celle de son frère, NS signale qu'ils ne manquaient de rien à la maison, bien au contraire, mais que « la vie y était triste » (NS, 2011: 41). Lors des repas pris à la hâte, parents et enfants communiquent peu ; chacun est dans sa bulle, avant de s'en aller vaquer à ses occupations personnelles. Le manque de contact entre les membres de la famille et le profond silence qui règne la culpabilisent : « Ce silence m'angoissait. Je n'arrêtais pas de me demander ce que j'avais fait de mal. Je voulais me faire pardonner, mais je ne savais pas de quoi ni comment. Personne ne m'a expliqué. En vérité, ma mère n'allait pas bien, nous faisions semblant de rien » (*idem*: 42). En outre, leurs parents travaillant beaucoup et sortant souvent le soir, les deux enfants sont alors gardés par une gouvernante de service avec laquelle la fillette ne se sent aucune complicité : « c'était une alliance de circonstances, qui durait ce qu'elle durait. J'avais peu à donner et ne recevais que le minimum en retour » (*idem*: 47).

Dans son récit *Karen et moi* (2011), NS décrit longuement et à maintes reprises le mal-être qui était alors le sien :

J'ai été une petite fille solitaire et sauvage. Avidé d'amour. Mes parents me regardaient comme un casse-tête ; je parlais peu, je restais souvent en retrait (*idem*: 13).

On me trouvait étrange, je ne comprenais pas pourquoi. Je n'aimais pas aller jouer chez des amis, je n'aimais pas les recevoir chez moi, j'avais peur de les déranger ou qu'elles

s'ennuient. J'étais une enfant poids plume, je marchais sur la pointe des pieds, j'aurais voulu me fondre dans décor, je croyais n'avoir rien à dire. Quelque chose clochait, je le sentais, mais je ne savais pas si cela venait des autres ou bien de moi (*idem*: 20).

Depuis toute petite, j'ai pensé que je n'étais pas digne d'amour. Je ne me sentais pas aimable et n'avais aucune confiance en ma capacité de plaire. J'ai déployé beaucoup d'énergie à vouloir me faire aimer, mais il me manquait cette assurance première sans laquelle on reste désarmé. J'étais prête à tout pour combler le vide. J'avais l'impression de marcher au bord d'un précipice (*idem*: 34-35).

Les seuls et rares moments où elle convoque sa famille (parents, frère et cousines) dans sa chambre, c'est pour leur lire ses derniers poèmes... devant leur indifférence. Cependant, dit-elle, un jour, sa cousine aînée se risqua à lui faire entrevoir un avenir plus encourageant. Du haut de ses quinze ou seize ans, elle décréta : « Toi, tu deviendras quelqu'un » ... « et j'en aurais pleuré d'espoir et de gratitude » (*idem*: 76).

Contrastant son univers plein « de rêves et de mots » à celui de ses parents où « il y avait de l'animation et des rires, l'apparence d'une vie normale », NS se revoit, enfant et adolescente, fréquemment cloîtrée dans sa chambre ou dans la serre au fond du jardin, plongée dans un livre :

J'en avais toujours un sous la main : dans mon cartable, sur ma table de chevet, dans la poche arrière de mon jean. A l'école j'étais celle qui passait son temps à lire. Cela sonnait un peu bizarre, mais je ne me sentais pas capable d'autre chose. Je n'arrivais pas à comprendre le monde autrement. D'une certaine manière, les livres faisaient écran entre les autres et moi. Je me cachais en même temps que je m'évadais. J'ai rejoint les montagnes suisses avec Heidi, l'Amérique avec Tom Sawyer, une île déserte avec Vendredi. Chaque lecture en amenait une autre. Je me suis enfoncée de plus en plus loin. J'avais envie de liberté, de soleil et de grand air (*idem*: 16-17).

Je ne savais comment grandir, ni quels mots poser sur ce que j'éprouvais. Je cherchais dans les livres des réponses aux questions qui me troublaient. Que me cache-t-on ? Pourquoi ne suis-je pas celle qu'on attend ? (*idem*: 23-24).

C'est à onze ans, raconte-t-elle, après qu'elle a lu *Le lion* de Joseph Kessel – « C'était un monde qui m'attirait, j'étais certaine qu'il était fait pour moi » (*idem*: 49) –, qu'à sa demande, la famille décide de se rendre au Kenya pendant les vacances scolaires. C'est au cours de ce voyage, continue-t-elle (Fiction oblige ! <sup>26</sup>), qu'elle lut, sous une tente et à la lumière d'une lampe de poche, *La Ferme africaine* de Karen Blixen avec laquelle elle s'identifie sur-le-champ :

elle c'était moi et moi j'étais elle. *Karen, my sister*. Comme elle, je venais d'un monde qui m'étouffait. Petite fille choyée de la bonne société, pélican noir au milieu de demoiselles bien peignées, comme elle j'étais la moins préparée à faire face à cette force que je sentais rugir et qui me poussait vers l'ailleurs, loin, très loin de ce pour quoi j'avais été programmée (enfance sans histoire, études honorables, beau mariage). J'étais une écorchée vive, j'étais un sac de larmes. L'envie de bien faire et d'être aimée m'avait poussée à taire cette fureur qui bouillait en moi, une envie de crier quand on m'avait appris à sourire, tendre le cou pour que glisse le collier, ajouter du silence au silence, alors qu'au milieu de cette nature sauvage, parmi les lions, les gazelles, les girafes, je retrouvais ma nature intime et profonde : l'appel de la forêt m'avait saisie. Je rêvais d'être cette enfant qui chemine avec le lion de Kessel et je pleurais à sanglots pendant que Buck, le chien de Jack London, traversait le Grand Nord. Cette aspiration à la noblesse me grisait, j'étais passée de l'autre côté, j'avais percé le secret, poussé la porte. Ils m'avaient réveillée. Je me découvrais une nouvelle famille, imaginaire, des dizaines et dizaines d'aspirants à la Beauté. Je tendais l'oreille, j'ouvrais mon cœur, je devenais une des leurs (*idem*: 10-11).

J'aurais voulu qu'elle vienne me dire, qu'elle raconte à l'enfant que j'étais, comment faire avec cette sensation d'étrangeté qui m'éloignait des autres (...). Dis-moi, Karen. Dis-moi comment tu as fait (*idem*: 11).

---

<sup>26</sup> Bien que, dans plusieurs interviews, elle reconnaisse que la narratrice de ses récits, c'est bien elle, dans un texte intitulé « Karen avant Karen », NS confesse, pour cet épisode, qu'elle n'avait pas exactement onze ans et qu'elle n'était pas tout à fait sous une tente lorsqu'elle découvrit *La Ferme africaine*, « mais cette femme [Karen Blixen], je l'ai su tout de suite, cette femme avait des choses à me dire » (« Karen avant Karen »).Egalement à Géraldine Kamps : « Ce qui se passe avant tout à onze ans, sous cette tente au Kenya – qui pour moi n'était pas tout à fait une tente, mais ça n'a pas d'importance –, c'est cette découverte que les livres sont porteurs d'un monde, qu'ils peuvent parfois dire mieux que la 'vraie vie', mettre des mots sur ce que l'on éprouve, ou emmener ailleurs. Cela a été une révélation. La lecture de *La ferme africaine*, bien sûr, mais surtout le goût des livres. Ils sont devenus mes repères. A partir de là, une lecture en a entraîné une autre, et je ne me suis plus arrêtée » (Kamps, 2011).

Quelque vingt-cinq ans plus tard, de retour au Kenya en compagnie de ses deux filles auxquelles elle désire faire découvrir ce qui, à leur âge, l'avait tellement émerveillée et enthousiasmée, NS ne peut s'empêcher de repenser à son premier voyage au lac Nakuru, celui de son enfance, lorsque leur Jeep avait roulé à la rencontre d'un groupe de pélicans blancs : « Je l'avais immédiatement reconnu, le pélican noir surgit à contre-courant, le seul identifiable de la troupe : c'était moi, le casse-tête de mes parents » (*idem*: 53). Lors du deuxième voyage, alors qu'elles sont perdues dans la savane en compagnie de leur guide, s'identifiant une nouvelle fois à Karen et sentant exploser en elle sa part sauvage et son besoin d'aventure – « tout ce que je m'étais si bien appliquée à taire, un goût de l'ailleurs, une soif de poésie, un chagrin jamais tari » –, NS murmure mentalement à ses filles : « Ne faites pas comme moi, n'ayez pas peur, ouvrez les yeux, désirez plus, écoutez ce que la savane nous dit » (*ibidem*).

Certes, dit-elle, à l'époque elle aurait aimé que ses parents lui racontent la vie de Karen, de cette femme qui l'a tant accompagnée durant son enfance et son adolescence :

J'appelais à l'aide, je cherchais par quel moyen me trouver. Karen m'a aidée. Elle était une force brisée qui résiste, un appel permanent à la poésie. J'écrivais des poèmes à l'âge où Karen noircissait ses carnets. Je me rêvais vétérinaire et princesse d'une arche de Noé quand Karen s'incarnait en dame africaine (*idem*: 13-14).

Mais, contrairement au père de Karen Blixen, un homme progressiste dans un milieu conservateur et qui, bien qu'il se suicidât alors que sa fille n'avait que dix ans, lui légua son puissant héritage : « ne pas craindre d'avoir de grands rêves, aller voir le vaste monde, placer la liberté au plus haut » (*idem*: 20), son père à elle est un homme taiseux – taciturne, dirait-on en France – et peu expansif, qui « donnait (...) l'impression d'être le spectateur de sa propre vie », qui n'aurait jamais remis en question « notre système » (*idem*: 21), et ce même si un jour il lui avoua combien il aurait voulu tout lâcher et se lancer dans un tour du monde. C'était, précise N.S., après qu'il m'avait vue pleurer longuement sur « ma difficulté à exister » (*idem*: 22).

Ce père a beau tenter de la rassurer, de lui cacher ses soucis et ses chagrins, la petite fille a toujours l'impression d'embarrasser ses proches ; elle se sent coupable de tenter de dire ce que personne ne semble ou ne veut voir : les trop longues siestes de sa

mère, son impressionnante armoire à pharmacie pleine d'antidépresseurs et d'anxiolytiques... « Je m'éloignais de plus en plus de la vraie vie » ; c'était pourtant « un secret de polichinelle », dit-elle, « mais, moi, je ne savais pas » (*idem*: 24-25), car personne ne l'a mise au courant de ce qui tourmente cette femme « incapable de mettre des mots sur les angoisses qui l'étreignaient depuis sa petite enfance » (NS, 2013: 71), « piégée par (...) ses phobies, lesquelles disaient aussi ce que ses parents avaient tu » (*idem*: 76) : « ma mère ne s'était jamais remise de la désertion de son père » (*idem*: 65). Aussi NS n'éprouve-t-elle aucune difficulté à imaginer Karen étendue sur son lit et perdue dans ses sombres pensées ; c'est en effet, dit-elle, une image qui lui est familière : sa mère à elle allongée sur le canapé du salon, le regard vide, sans plus de goût pour rien, plongée « dans une longue et douloureuse somnolence qui, par ricochet, nous abrutit tous », « prisonnière d'un monde invisible qui la torturait et nous l'avait ravie » (*idem*: 52).

Un jour, alors qu'elle pleure depuis deux ans la mort de sa mère [Rayele], « de moins en moins capable de dissimuler son mal de vivre » (NS, 2011: 73), couchée dans sa chambre aux rideaux tirés, Tina appelle sa fille pour lui communiquer sa décision de mettre fin à ses jours, et la charge de prendre soin du reste de la famille... « Je pleure, je me braque, je refuse de la croire. J'ai quatorze ans, je lui en veux, je ne comprends rien à ce qu'elle dit » (*ibidem*). Bien des années après cet épisode aussi traumatisant que culpabilisant, NS continuera de penser que, si elle avait été « une meilleure fille, avec un caractère plus facile et moins de susceptibilité », jamais sa mère n'aurait songé à les abandonner :

J'étais bien incapable alors d'entendre sa souffrance, je ne voyais que les effets qu'elle avait sur ma vie. Je me sentais perdue. Quelle sorte de fille étais-je donc pour ne pas donner suffisamment de force à ma mère ? Sous-entendu : pourquoi ne comptais-je pas assez pour la retenir ? Je n'étais pas la seule à me poser ce genre de question puisque, longtemps après ce jour noir où mon grand-père abandonna sa femme et sa fille, ma mère pensait encore que, si elle avait été une meilleure fille, son père ne serait pas parti. Si bien que cette peur de l'abandon se répétait et que le désarroi des uns devenait le désarroi des autres (*idem*: 112-113).

Son drame familial, celle qui, « de sa petite enfance à ses cinquante ans, (...) n'a jamais parlé de ses peurs » (NS, 2013: 76), l'a relatée en détail aux différents médecins et psychiatres chargés de calmer ses angoisses. C'est dire, signale NS, que sa mère connaissait bien, sans jamais avoir cessé d'en souffrir, l'enchaînement des événements qui les avaient tenues, Rayele et elle, « dans cette idée qu'humiliées par le départ de Max elles n'avaient plus eu droit qu'à une vie au rabais » ; sa mère, ajoute-t-elle, en avait gardé le sentiment « de ne pas compter assez pour ceux qu'elle aimait, puis, d'une façon plus générale, de ne pas être suffisamment aimable, complexes dont malheureusement j'héritai. Il y avait là une faille, le manque qui rendit ma mère si fragile et avec lequel il lui fallut vivre, et nous aussi » (*idem*: 53). C'est dire aussi que, contrairement à Karen qui reçut l'appui inconditionnel d'une mère trouvant toujours les mots justes pour lui manifester son affection, Epinglette dut se contenter de vagues « paroles consolatrices » : « À certains moments, on n'a pas pu me les donner, à d'autres je n'ai pas voulu les entendre, [...], et j'ai trop souvent gardé un silence têtu pendant que mes parents, à leur façon et avec insistance, me sondaient : Et alors, qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'air si mélancolique » (NS, 2011: 26-27)<sup>27</sup>. Comme elle le reconnaît sans peine, elle est bien « la fille de [s]a mère » : « Je portais sur moi ses doutes et son mal-être. Je lisais les livres de Karen Blixen » (*idem*: 26).

À l'époque, presque chaque été, l'adolescente passe une partie de ses vacances en Espagne, dans la maison que Max et sa femme Gitta possèdent à Benalmadena, sur les hauteurs entre Malaga et Marbella, si bien, dit-elle, qu'elle eut « l'occasion de l'observer et de décoder ses rares confidences. Je sais donc ses angoisses et ce terrible sentiment de culpabilité qui ne le lâcha pas » (*idem*: 38). Seule enfant au milieu d'adultes (Inga et Werner, les amis de Berlin ; Mony, l'avocat bulgare de Max ; Fanny, la sœur de Max), la jeune fille participe peu à la conversation. Une unique chose, confie-t-elle, attirait alors son attention, le numéro tatoué sur l'avant-bras de son grand-père maternel, « seule trace visible de ses deux années et demies passées à Auschwitz » (NS, 2013: 11), et qu'elle connaît naturellement par cœur : « Il me captivait. Et ici plus qu'ailleurs. Alors qu'à Berlin Max ne quittait pas ses costumes, ici, à Marbella, (...) il portait des chemises à manches courtes (...), ce qui me laissait tout loisir d'observer le

---

<sup>27</sup> Fernand, le chauffeur de la famille pendant plus de 15 ans et avec lequel Epinglette était très complice – il l'appelait « princesse » (NS, 2011: 49) – les quitta du jour au lendemain, sans un mot d'explication : « J'aime à penser qu'il ne supportait pas la dépression de ma mère, ni cette façon que nous avions de faire comme si de rien n'était » (NS, 2013: 13).

déroulé de l'encre verte de son avant-bras » (*idem*: 12-13). A quel moment la jeune fille fut-elle conscience de la signification de ce tatouage ? « Qui me l'a apprise et comment ? Je suis incapable de le dire » (*idem*: 15). Evoquant plusieurs des lectures qui entrèrent progressivement dans sa vie grâce à son père – les livres d'Elie Wiesel, « lesquels étaient directement liés à son expérience concentrationnaire » (*ibidem*), ceux de Primo Levi et de Robert Anselme... –, NS se souvient que « chacun me disait ce que taisait mon grand-père, je ne comprenais pas tout, mais je me renseignais » (*idem*: 16). Aussi, un été, s'autorise-t-elle à le questionner :

'Ce n'était pas facile' est pratiquement la seule phrase que je réussis, adolescente, à soutirer à mon grand-père Max lorsque je lui demandais de me parler des camps. Le reste, les autres questions qui se bouscuaient (...) : 'où as-tu été arrêté ?', 'quelqu'un t'a-t-il dénoncé ?', 'qu'est devenue ta première femme ?', 'comment as-tu fait pour survivre ?' glissaient sur lui comme des gouttes de pluie sur une paroi de verre. Il ne m'offrait aucune prise. De ce passé-là, des années durant, il ne dirait rien, il ne voulait rien avoir à faire avec lui. J'étais loin de penser qu'un jour ma génération s'en fatiguerait aussi (NS, 2015: 15).

Alors depuis, je lis, je cherche. Et j'imagine (« Max, à ce que j'imagine »).

Bien qu'elle dise s'être habituée depuis lors aux « réponses évasives des déportés » (NS, 2013: 16) :

Le silence et les évitements des rescapés étaient des données avec lesquelles, en définitive, nous devions tous composer. Presque tous les grands-parents autour de mon frère et moi, de mes cousines, de mes amies se taisaient. Nous ne savions des camps que ce que nous en disaient les films et les livres, lesquels restaient pour nous des témoignages d'inconnus. La loi du silence régnait. Nous devions nous contenter des trois ou quatre histoires que l'on nous resservait d'année en année. Pour ma part, et en ce qui concerne Max : son appendicite opérée à Buchenwald après la marche de la mort, des sabots trop petits pour ses très grands pieds, du pain volé dans les cuisines. C'était peu mais les enfants de déportés, nos parents, étaient bien incapables d'en demander plus. Et nous sommes restés longtemps à les imiter (*idem*: 17),

un été cependant, sans doute parce qu'il sent l'attente de sa petite-fille, Max commence à lui raconter sa déportation, d'une voix calme, la voix éteinte des rescapés, « celle qui raconte d'un ton monocorde, s'en tient aux faits, soudain se brise » ; NS se rappelle l'embarras et le visage fermé de son grand-père lui déroulant ses souvenirs : « Je l'écoutais, très attentive, jusqu'au moment où je ne parvins plus à rester concentrée. Max était lancé et je n'en pouvais plus. Je bâillais, j'étais fatiguée » (*idem*: 18). A l'heure d'écrire son récit, la narratrice regrette, bien entendu, son manque d'intérêt d'alors, même si elle se dit certaine d'avoir inscrit quelque part, dans les semaines suivantes, le numéro du tatouage de son grand-père. De même, se souvenant d'une conférence au cours de laquelle un thérapeute familial, rescapé d'Auschwitz, lança aux auditeurs une surprenante mise en garde : « Ne comptez pas sur moi pour vous parler des camps », et ce bien qu'il relevât sa manche pour leur montrer un numéro que tous s'empressèrent de noter, NS confesse : « Nous voulions nous souvenir et garder une trace, nous voulions recevoir les témoignages des survivants » (*idem*: 17).

Après la mort de Max, et durant une bonne quinzaine d'années, la jeune fille se désintéressera de la Shoah. De fait, l'adolescente a d'autres curiosités et envies : « Je sentais monter en moi l'appel de l'ailleurs » (NS, 2011: 39). Fille du Nord tout comme Karen, elle aussi rêve de partir, à 18 ans, n'importe où, pour autant que ce soit loin de chez elle. Son projet le plus précis consiste à rejoindre un kibboutz en Israël... Sans doute tient-elle ce goût du voyage de ses « ancêtres vikings », « des juifs polonais répartis entre Lublin et Varsovie » (*ibidem*). En outre, de son grand-père maternel, la jeune fille n'a-t-elle pas appris ce que sont « ces sentiments d'urgence et de précarité », lui qui ne sort jamais de chez lui sans son passeport, ses médicaments et quelques diamants ? Toutefois, devant l'inquiétude et les réticences de son père qui considère qu'il est « plus prudent de tracer des lignes droites plutôt que de s'aventurer sur des routes sinueuses », il lui faudra vite renoncer à ce désir de recommencer à zéro, d'essayer en Israël ce qu'elle est convaincue d'avoir raté en Belgique. « Et puis, ma famille pensait que ma mère avait besoin de moi : elle était si fragile. Je n'insistai pas. Il valait mieux que je ne m'éloigne pas » (*idem*: 40). A posteriori, NS ne pourra que se lamenter d'avoir eu l'impression de trahir les siens à chaque fois que l'envie lui prenait de poser un acte lui ressemblant :

Tracer ma voie, c'était renier la leur, et j'ai fait autant de pas en avant que de marches arrière. Je ne suis pas partie en Israël, j'ai quitté à dix-sept ans mon petit ami trotskiste que j'adorais, je me suis mariée, j'ai occupé ma place de jolie jeune femme, sympathique et sage, et, même si j'ai gardé intact mon beau rêve de poésie, j'ai toujours continué à le cacher sous la table. Je n'ai pas réussi à m'affirmer. J'en suis encore aujourd'hui à essayer de tout emporter, garder mes deux visages, être celle-ci et celle-là, la sœur de Karen et la fille parfaitement convenable, composer plutôt qu'être déloyale, programme impossible, je le sais (*idem*: 87).

De fait, dans des pages consacrées à son mariage célébré fin août 1995, quelques jours seulement après la fin de ses études de lettres, et à son époux, certes « attentif et aimant » (*idem*: 104) mais dont elle avait tant espéré qu'il l'arracherait à son milieu et à cette vie qui ne lui ressemblait pas – « J'avais attendu qu'il m'amènât ailleurs, mais ni lui ni moi n'en étions réellement capables. Et puis, pour lui, j'étais son ailleurs : je suffisais à son bonheur » (*idem*: 80) –, NS exprime tous les sentiments de malaise et d'oppression qui l'accablaient à cette époque, elle qui, en se mariant, avait cru qu'elle arriverait à se « mettre à l'abri » d'elle-même (*idem*: 33). Certes, dit-elle, sa vie prit dès lors un tour plus ordinaire : elle perdit son visage farouche, commença à devenir sociable, parla plus et lut moins (*idem*: 41), mais ses attentes frustrées la plongèrent peu à peu dans le doute d'être capable de s'en sortir et de trouver enfin sa place :

J'envie ton visage rêche, Karen. Moi, si je ne crie pas, on ne devine rien de mes tourments. J'ai l'air aujourd'hui si lisse, si comme il faut. Mais je suis âpre et je souffre. Parce que je suis comme toi. Fébrile. Punie d'avoir trop rêvé. Je déploie de grands efforts pour ne rien laisser paraître de mon agitation ; souvent j'y parviens, je réussis à garder une humeur égale, mais je me sens de plus en plus en danger. Comme si j'étais hors du mouvement. Etrangère à ce qui se déroule sous mes yeux. Il y a eux, la famille, mon mari, les amis, et il y a moi. C'est un sentiment pénible. J'ai beau essayer de me mettre au bon rythme, je reste en décalage. Lorsque je regarde les photographies défiler et, avec elles, les années, les coiffures, les sourires – tant d'efforts pour entrer dans le rang –, je ne me reconnais pas. Cette fille et son masque, ce n'est pas moi (*idem*: 71-72).

Évoquant la mort de son chien Boots adopté un mois après son mariage, NS se rappelle la grande tristesse qui s'empara alors d'elle – « les souvenirs remontent, je pleure, tout

se mélange. Il y a la mort de ma grand-mère, bien sûr, laquelle me manque encore aujourd'hui, il y a la dépression de ma mère, qui jusque-là couvait et devient aussitôt trou béant, il y a ma solitude » –, mais aussi l'immense bonheur éprouvé, des années durant, d'aller le promener tous les matins en forêt : « Cela me faisait du bien, je me perdais dans mes pensées, j'imaginai les livres que j'espérais un jour écrire. (...) Cette forêt, c'était ma *chambre à moi*, le seul endroit où je pouvais avouer mes rêves de poésie » (*idem*: 58).

Consciente que le moment viendra où elle ne pourra plus « faire semblant », où il lui faudra « faire face » (*idem*: 115), comparant son attitude avec celle suggérée par les rescapés – « on en dit le minimum, on ne complique pas les choses, on fait profil bas. Parfois au risque de se réveiller trop tard », telle cette femme rencontrée à Tel-Aviv qui avait oublié le numéro de sa mère déportée à Auschwitz » (NS, 2013: 21) –, elle n'en finit cependant pas de se demander si elle a le droit de sortir du cercle que leurs parents et les générations précédentes ont tracé pour eux (NS, 2011: 117).

Plusieurs années passeront encore avant qu'elle n'ose s'avouer définitivement ses « rêves d'écriture » et qu'à l'approche de la trentaine, elle ne s'en retourne « vers les métiers du livre » (NS, 2013: 66). Comme elle le confie à sa sœur Karen,

j'ai mis du temps à me libérer de la panoplie que je m'étais fabriquée. Petit à petit, j'ai désappris la triche. J'ai voulu avoir moins peur d'être moi-même, ne plus éprouver le besoin de plaire à tout prix, oser revenir à ma nature profonde. C'est de ce moment-là que, moi aussi, Karen, j'ai commencé à écrire (NS, 2011: 44).

## **Temps de résilience et d'écriture**

### ***Karen et moi***

Dans son récit *Karen et moi*, NS informe d'emblée le lecteur que, bien que Karen Blixen (1885-1962) soit entrée dans sa vie il y a longtemps déjà, ce n'est qu'assez récemment qu'elle a ressenti le besoin impérieux de revenir vers elle, « moins pour elle que pour moi » (NS, 2011: 9), précise-t-elle. Aussi, pressée de la retrouver et séduite par la couverture du livre *Lettres d'Afrique 1914-1931*, se décida-t-elle à commander le recueil contenant les missives que la *farmer* danoise envoya à sa famille tout au long de son séjour au Kenya – l'Afrique orientale britannique –, « un monde où chacun était ramené à sa vérité première » (*idem*: 12).

L'idée de relater la vie de cette « formidable conteuse » qui, « toute sa vie, (...) aima raconter des histoires », mais dut, avant de trouver sa voie et de devenir une écrivaine célèbre, « toucher le fond, mordre la poussière, ramper » (*ibidem*), s'est imposée à elle, indique NS, alors qu'elle-même s'était fourvoyée dans une existence sclérosée de jeune femme modèle à laquelle elle se sentait complètement étrangère et que ses tentatives pour s'affirmer s'étaient toutes soldées par des échecs : « un roman inachevé, une solitude toujours plus grande, le sentiment de regarder passer sa vie » (*idem*: 11).

À la lecture de cette correspondance, NS affirme s'être identifiée de plus en plus à celle qu'elle n'hésite pas à présenter comme la « Karen de mes songes, double de moi-même » (*idem*: 40) :

elle est désormais celle en miroir de laquelle je me penche sur ma vie de femme. Nous parlons la même langue. Elle a mis des mots sur ma souffrance. Sur mes désirs, aussi. Elle m'ouvre le chemin, elle est mon guide. Karen, ma sœur Karen, ne vois-tu rien venir pour moi ? / Je t'imagine, Karen. Je prends appui contre le bord de ta fenêtre et te regarde écrire, seule à la table de travail de ton bureau danois (*idem*: 14).

Dans un texte qu'elle intitule « Karen avant Karen », NS s'interroge sur ce que ce double imaginaire avait à lui dire qu'elle-même ne pouvait entendre autrement : cette femme, souligne-t-elle, qui à l'époque n'était pas encore la Karen Blixen connue et reconnue – celle qui, des années plus tard, dans *La Ferme africaine*, fictionnaliserait sa vie et la transformerait en un destin sublime –, mais celle qui, « hagarde, inquiète et rebelle, la tête penchée sur les pages qu'elle noircit », « cherche à comprendre qui du hasard, de l'illusion aveuglante ou de la prédisposition familiale l'a menée sur ces collines de Nairobi, (...), femme à terre que la vie punit d'avoir trop rêvé » (NS, « Karen avant Karen »).

C'est bien là, selon NS, que résident « le charme et l'intérêt » de cette correspondance bouleversante, qui débute deux décennies avant l'œuvre à venir et ne sera publiée que posthumément : « Écrire alors qu'on pense n'être lu que d'un seul destinataire. Écrire sans plan, sans imaginer, sans rien en attendre » (*ibidem*). Dans ces centaines de lettres, Karen, minée par les soucis, avoue en effet aux siens « combien elle a besoin de se trouver, de construire quelque chose qui lui appartienne vraiment et

exprime sa personnalité » (NS, 2011: 84) ; elle les prie « de croire en elle, de ne pas la juger, de lui faire confiance » ; elle leur demande « à être reconnue et à exister hors des modèles préécrits par son milieu » ; et NS, à la lecture de ces pages, de sentir qu'elle aussi était alors prête pour un tel dévoilement :

Je voulais affronter le monde et ma vraie nature, être en accord avec mes aspirations, sortir de mes retranchements, gagner en liberté, si bien que me détachant de ce qui avait été jusque-là mes repères et appelant au secours une Karen fantasmée et redessinée à mon image, 'mon double, ma sœur', je mis mes pas dans les siens et commençai à écrire (NS, « Karen avant Karen »).

Le projet initial consistait à composer « une biographie pour la jeunesse » (NS, 2011: 11), où l'accent aurait été mis sur la force du destin de cette femme qui, malmenée et humiliée, finit par triompher des épreuves et trouve son salut dans l'écriture. Toutefois, indique NS, plus elle cernait la personnalité de son personnage, plus elle en apprenait sur elle-même, plus elle découvrait que celle-ci la renvoyait à sa propre existence :

Cette femme me parle. Karen est ma sœur, son chemin est le mien. Je voudrais dire ses désirs, ses épreuves, son besoin d'exister. Tracer les contours de ce qui l'amène à créer. J'ai l'impression qu'en parlant d'elle j'arriverai à parler de moi. (...). Et, comme Karen, j'ai l'espoir que l'écriture pourra me sauver (*idem*: 75).

Aussi, au fur et à mesure qu'elle mêle sa voix à celle de Karen, qu'elle progresse dans son dialogue avec cette figure tutélaire, ce qui, au départ, était conçu comme une biographie deviendra progressivement « un roman-récit, (...), portrait en creux ou construction en miroir, elle pour me dire, moi cherchant à capter quelque chose qui avait à voir avec son âme ». Le voyage – initiatique – ne se fit pas sans douleur mais n'était pas négociable, admet NS qui reconnaît qu'elle doit à Karen Blixen « ce qui peut ressembler aux prémices d'une émancipation, mon saut vers l'inconnu » (NS, « Karen avant Karen ») ; car, sans cette rencontre, jamais elle n'aurait eu l'audace de passer aux aveux et de se raconter aussi intimement. En avançant dans son récit confessionnel, NS se rend compte en effet que « les digues cèdent. Lentement, j'apprends à relever le regard » (NS, 2011: 135).

Avant de clore cet ouvrage, la narratrice a cependant un ultime rendez-vous avec Karen : « Ma sœur Karen, il me reste à entreprendre l'ultime voyage vers toi » (*idem*: 136). Lors de son passage par Copenhague, bien que s'interrogeant sur ce derrière quoi elle court et tentée de faire demi-tour, NS sait qu'il lui est désormais impossible de faire marche arrière : « j'ai rendez-vous avec Karen. Ma part la plus intime m'appelle, je ne veux pas la manquer, je suis allée trop loin » (*idem*: 137). Consciente qu'« un pan de [s]a vie s'achève » (*idem*: 138), elle se rendra dès le lendemain à Rungsted pour y visiter la maison natale de l'écrivaine, devenue en 1991 le *Karen Blixen Museum*.

En route pour *Rungstedlund*, « les pensées et les images défil[a]nt », NS fait le projet de lire *De l'autre côté du miroir* – la suite d'*Alice au Pays des merveilles* – « puisque, dit-elle, c'est là où je vais aujourd'hui » (*idem*: 140). De fait, elle ira de surprise en surprise. La veille, lors du visionnement d'une vidéo sur le site du musée, elle avoue avoir été traversée par une sensation bizarre, « le sentiment désagréable d'être réveillée au milieu d'un rêve » : « Je ne retrouve pas dans cette figure soudain animée de ma sœur imaginaire, mon double, ma Karen. Cette femme ne lui ressemble pas : derrière l'écran, je découvre, peut-être pour la première fois, la vraie Karen Blixen » (*ibidem*). Par ailleurs, la découverte de la maison natale de l'écrivaine, plantée face au port de plaisance de Rungsted, alors qu'elle l'avait imaginée perdue au fond d'un bois, la trouble ; elle lui rappelle les vacances maritimes familiales de son enfance et lui remémore l'âme triste de sa mère : « j'ai envie de pleurer, je ne suis pas du tout là où je pensais arriver » (*idem*: 141).

Aussi, nombreuses sont les questions qui se bousculent dans son esprit : « Pourquoi suis-je au Danemark ? Quelle sorte de mère est Ingeborg pour ramener sa fille de quarante-six ans dans la maison de son enfance [après ses dix-sept années en Afrique] ? Et puis aussi, quelle sorte de mère est-ce que je suis, moi ? » (*ibidem*). Comprenant que c'est dans « cet entre-deux », situé entre cet ici où elle a trouvé refuge et ce là-bas où est restée son âme, que « Karen aux deux visages » a trouvé sa place, NS, que les séparations effraient – « Dans ma famille, elles ont chaque fois tué ceux qui sont restés. Mort symbolique, bien sûr, mais mort quand même » –, saisit que le moment est venu pour elle de surmonter ses peurs (*idem*: 141-142). La visite du musée, où elle découvre des photos d'une Karen resplendissante après la publication de *La Ferme africaine* – « Enfin elle a été reconnue pour ce qu'elle était » – ou des cartes postales

l'immortalisant en compagnie de personnes célèbres telles qu'Arthur Miller, Carson McCullers et Marilyn Monroe, la convainc que « la légende se construit » et qu'elle-même s'éloigne définitivement de son « âme sœur » (*idem*: 143).

Evoquant la visite qu'elle fit quelques années auparavant en compagnie de ses deux filles au *Karen Blixen Museum* de Nairobi – « j'étais au tout début de mon projet d'écriture, je voulais creuser dans cette direction, mais l'ensemble n'était encore qu'une vague intuition » (*idem*: 143-144) –, NS se souvient de leur avoir dit, face à un cliché d'une Karen au visage ravagé, que « décidément il en coûtait aux artistes de s'engager sur le chemin de la création » ; plus tard, feuilletant la brochure acquise à l'époque, elle repense au moment où, les yeux fixés sur la peau de léopard étendue au pied du lit de Karen, elle comprit qu'elle allait enfin écrire son livre (*idem*: 144).

S'attardant dans sa visite de *Rungstedlund* comme si elle en attendait « une révélation qui ne vient pas » et parcourant les sentiers du bois alentour où se trouve la tombe de Karen, elle ne peut s'empêcher de se demander où repose Ingeborg, tout comme de penser à sa mère qui, malgré la terrible scène de son enfance, est bien vivante<sup>28</sup> : « Cela m'aide à accepter l'idée que Karen va rester à Rungstedlund, et que moi je continuerai ma route » (*idem*: 145). Arrivée au terme de son aventure – le voyage se terminant, « mon livre aussi » –, elle sait que, lorsqu'elle quittera cet endroit,

ce sera nue mais débarrassée de la triche. Je me dis que c'est un bon départ et que je dois me faire confiance. Juste avant de rejoindre ma voiture, j'aperçois une silhouette à la fenêtre du bureau de Karen. J'imagine que c'est elle, nous nous regardons, j'esquisse un geste de la main, un bref sourire, puis je m'éloigne. Ne plus se retourner, oser le grand saut. / A mon tour maintenant (*idem*: 146).

En effet, « le temps était venu pour moi de laisser à son monde [cette femme qui « n'était pas qu'une figure poétique sortie de mon imagination »] et d'apprendre à avancer seule », précise-elle à Géraldine Kamps (2011).

Dans son texte « Karen avant Karen », revivant cette scène où elle imaginait Karen – laquelle, dit-elle, avait fini par trouver dans l'écriture le sens de son existence – l'encourageant alors qu'elle-même esquissait un geste discret en guise d'au revoir, en

---

<sup>28</sup> Elle a retrouvé l'équilibre et l'apaisement grâce, principalement, au yoga et à la sophrologie ; « Il n'empêche qu'elle n'a jamais pu se réconcilier avec son passé : elle l'enterre et il vient la rechercher » (NS, 2013: 52).

réponse à la question : « Qu'avait-elle à me dire cette femme que je ne pouvais entendre autrement ? », NS signale que c'est sans en avoir vraiment conscience qu'en quittant ces lieux, elle se dirigeait « vers une nouvelle vie et vers de nouveaux livres. Ce qui était écrit dans *Karen et moi*, la prise de risque, la fin du faire semblant, je mis du temps à pouvoir le vivre », tout comme Karen Blixen d'ailleurs dont les lettres « disent, avant même qu'elle puisse se le figurer, le formidable écrivain qu'elle va devenir ». Réfléchissant sur le pouvoir de l'écriture qui « en sait plus que les auteurs », qui « les devance » et qui, personnellement, l'a emmenée « ailleurs »<sup>29</sup>, l'écrivaine conclut qu'en allant vers Karen, elle cherchait une manière de s'approprier sa propre liberté, « un surcroît de sens, un réajustement ; son œuvre m'apporta une réponse, incomplète, engagée et lumineuse, laquelle me disait, encore et toujours, que nous ne pouvons faire mieux que nous en remettre à la littérature » (NS, « Karen avant Karen »).

### ***Max, en apparence***

De longues années durant, NS crut qu'il lui serait possible d'échapper à tout un pan de son histoire familiale. Comme elle le déclarait récemment, « je me disais, loin de moi, les Juifs. Mais cette histoire est tellement tragique et aussi passionnante d'un point de vue romanesque, que forcément, elle m'a rattrapée » (Van de Woestyne, 2019: 44). De fait, « On a beau se taire, ça crie tout seul. La loi du silence a ses limites » (NS, 2015: 17).

Le point de départ de *Max, en apparence* n'est autre que ce grand-père maternel auquel la fillette rendait de fréquentes visites à Berlin-Ouest ou près de Marbella, ou qu'elle vit à Bruxelles, notamment lors de la bar-mitsvah de son frère Alain<sup>30</sup>. Un homme sibyllin dont elle peinait à cerner « les différentes vies, les différents masques », car « rien n'était constant » en lui, « si ce n'est ce numéro tatoué sur l'avant-bras, le matricule témoignant de son passage par Auschwitz » (*idem*: 10) : ce numéro fascinant dont Epinglette lut la combinaison à maintes reprises, mais qui, une vingtaine d'années après la mort de Max, « malgré [s]es efforts pour le sauver de l'oubli, n'était plus

---

<sup>29</sup> Dans plusieurs de ses interviews et de ses textes, NS parle des livres qui furent « [s]es compagnons de route » (NS, 2011: 9), ainsi que des écrivains qui furent, pour elle, libérateurs et médiateurs pour découvrir le monde : Arthur Rimbaud, Jack London, Marguerite Yourcenar, Aragon, Blaise Cendrars, Marguerite Duras... Autant d'écrivains qui la tirent vers le haut, mais qui, avant de devenir célèbres, du moins certains, éprouvèrent maintes difficultés à trouver leur voie / voix.

<sup>30</sup> (<https://www.geni.com/people/Alain-Skovroneck/6000000009749029378>).

qu'une ombre brouillée » (*ibidem*). C'est en effet lorsqu'elle se rend compte que le numéro de matricule de son grand-père s'est effacé de sa mémoire que NS éprouve « le besoin de remonter le fil de son histoire [à lui] » (*idem*: 19) et celui aussi de « raconter le fil de [s]on histoire [à elle] » (Van de Woestyne, 2019: 44) : « Lever l'interdit. Ne plus faire comme si cette histoire ne me concernait pas. (...) Écrire, c'était pour moi servir et transgresser. Faire état de mes chaînes et m'en libérer » (NS, 2015: 19).

Bien décidée à « organiser le chaos » dont elle est l'héritière (NS, 2013: 79) et consciente de « la gravité » de ce qu'elle a à écrire – « Je ne dois pas l'oublier » (*idem*: 137) –, c'est dans une minutieuse (en)quête tous azimuts qu'elle se lance alors, à la recherche de cet homme qui non seulement avait très peu raconté de ce qu'il avait vécu en déportation mais qui, pendant plusieurs décennies, s'était caché derrière des apparences trompeuses : « Ce qu'on ne sait pas ne fait pas mal » (*idem*: 79), aimait répéter celui qui refusait que sa vie soit réduite aux plus de deux années qu'il avait passées près d'Auschwitz.

D'une part, dit-elle, en même temps qu'elle découvre sa nouvelle vie d'écrivain qu'elle avait tant espérée et attendue, elle s'efforce de rassembler ses lointains souvenirs sur la vie de Max :

Je me revoyais, sombre adolescente, installée à côté de lui sur les routes de Marbella. Je l'entendais me raconter l'arrivée à Auschwitz, son travail à la mine, sa rencontre avec Pavel, la RDA. Des scènes de mon enfance me revenaient, des attitudes, des confidences. Pourtant, malgré mes efforts, le tableau restait incomplet. J'avais beaucoup oublié, les manques étaient flagrants, je n'étais jamais sûre de la vérité (*idem*: 23-24).

Se rendant compte que des pans entiers de mémoire vivante ont disparu depuis la mort de ses grands-parents maternels, l'écrivaine ne peut que déplorer de pas avoir mieux fait parler « les acteurs de mon histoire » tant qu'ils étaient encore en vie : « je n'ai pas eu la patience d'attendre que la parole se fraie un chemin » (*idem*: 87) ; « je regrette de ne pas avoir été plus attentive, de ne pas lui avoir posé plus de questions l'unique fois où [Max] voulut me raconter » (*idem*: 116).

D'autre part, elle consulte les archives (notamment à la caserne Dossin de Malines), elle visionne des documentaires et des films (Alain Resnais, Curzio Malaparte, Claude Lanzmann...), reprend et multiplie les lectures sur la Shoah, les

camps et les deux Allemagnes (Marguerite Duras, Primo Levi, Ilya Ehrenbourg, Vassili Grossman, Georges Perec, Art Spiegelman, W.G. Sebald, Henri Raczymow, Roger Perelman, Daniel Mendelsohn, Isaac Babel, Maxime Steinberg, Christa Wolf, Hans Fallada...). Bien qu'il s'agisse de « témoignages d'inconnus » (*idem*: 17); ils lui permettent d'approcher la réalité de ce que Max a vécu pendant la guerre et par après. Aussi, surmontant progressivement sa peur de confronter ses souvenirs au monde réel – « Je préférerais comme toujours m'en tenir à ma méthode habituelle : sortir le moins possible, renâcler à demander de l'aide, limiter les contacts, et beaucoup lire » (*idem*: 180) – se sent-elle enfin « prête à affronter le passé, j'avais rompu le pacte [du silence] » (*idem*: 23).

Dès lors, elle consulte ses proches. Elle hésite certes à se renseigner auprès de sa mère : « je ne sais si j'ai envie de lui demander de parler. Longtemps nous nous sommes peu entendues. Je lui en voulais de sa difficulté à vivre, moi qui avais déjà tant à faire avec mon mal-être » (*idem*: 53), de peur aussi de raviver sa douleur et ses craintes. Aussitôt qu'elle lui dit s'intéresser à la vie de son père, celle-ci se montre pourtant coopérative : « elle veut m'accompagner dans cette histoire » ; aussi lui raconte-t-elle dans le désordre son enfance et les images qu'il lui reste de ses parents vivant encore sous le même toit : « Sa voix est peu assurée, des idées nouvelles viennent sans cesse couper le fil de sa pensée mais elle s'applique à dire au plus juste. Elle sait que ce qu'elle me confie sera retranscrit » (*idem*: 51).

Lors des nombreux séjours qu'elle effectue en Israël depuis qu'elle a commencé à écrire, NS remarque que de nombreux habitants portent des tatouages (dauphins, signes bouddhiques...) <sup>31</sup>, les mêmes motifs se répétant à l'infini et s'affichant sans complexe, au point, avoue-t-elle, qu'elle fut tentée de les imiter (*idem*: 14). Plus loin, elle se dit convaincue que sa découverte des jeunes Israéliens ostensiblement tatoués fut pour beaucoup dans le besoin qu'elle éprouva de se retourner sur l'histoire de son grand-père :

Leurs tatouages me disaient combien ce qu'on tente d'enterrer finit par réapparaître, jouant un mauvais tour à ceux qui, dans l'urgence de construire leur nouveau pays,

---

<sup>31</sup> Certains petits-enfants de rescapés, « une poignée bien sûr, quelques plus enclins à la culpabilité que d'autres, se font tatouer sur l'avant-bras le matricule de déporté de leur aïeul. Cette fois de leur propre fait, au motif invoqué de la pérennité de la mémoire » (NS, 2015: 55).

avaient demandé aux rescapés de laisser derrière eux, dans cette Europe qui les avait si mal traités, leur nom, leur langue, leur passé (*idem*: 22).

À Tel-Aviv, elle est accueillie par une cousine de sa grand-mère Rayele, Monique Zylberberg (devenue Batya Zeev en 1946)<sup>32</sup>, qui passa son enfance à Seraing, dans la banlieue liégeoise : « Elle avait (...) strictement respecté la loi du silence. Je l'entends encore me confier n'avoir jamais parlé de la guerre à quiconque, pire ne rien connaître de l'histoire de sa mère, morte depuis des années, ni de celle de son frère, deux survivants comme elle » (*ibidem*). Elle y interroge aussi Fanny, la sœur de Max, qu'elle qualifie comme « ma très proche confidente » (*idem*: 23) ; c'est elle qui, lors d'une conversation, lui fera découvrir que Max logeait et travaillait à Jawischowitz, qu'il n'était pas à Auschwitz même :

J'avais depuis des années avec ce raccourci en tête d'un grand-père rescapé d'Auschwitz. J'avais suivi l'air du temps qui voulait que le nom d'Auschwitz fût devenu une sorte de formule générique englobant l'ensemble du génocide. 'Un terme métonymique', pour reprendre l'analyse d'Annette Wieviorka (...). Comme tant d'autres, je m'étais engouffrée dans la mythologie d'Auschwitz (*idem*: 157-158).

De fait, quelques pages auparavant, NS a relaté ses trois voyages à Auschwitz, persuadée qu'elle était alors du rôle central que seul ce camp jouait dans son histoire :

Me rendre à Auschwitz était pour moi un passage obligé, une évidence. (...) Pour moi, (...) Auschwitz était réellement le lieu de mon recueillement, celui où étaient morts mes quatre arrière-grands-parents [Chinka, Shlomo, Chana, Lejb], mes grands-oncles, ma grand-tante, et d'où était revenu mon grand-père, Max, le 7 mai 1945, sans Paula, sa première femme (*idem*: 141-142).

Les deux premières fois, dans la seconde moitié des années 1980, elle participait à ce que les Américains appellent une *roots journey*, un retour aux sources : alors que du premier voyage réalisé en compagnie de son père et de son frère, elle dit n'avoir

---

<sup>32</sup> A ce propos, NS signale la demande faite aux rescapés de la Shoah à leur arrivée en Israël : « changer aussitôt de langue et de nom. Il n'y avait pas de place pour les plaintes et la nostalgie. Le pays avait besoin de bâtisseurs, les nouveaux immigrants devaient panser leurs blessures, intégrer leur nouvelle patrie, se glisser dans leur nouvelle peau » (NS, 2013: 90).

gardé qu'un souvenir flou, il n'en fut pas de même du deuxième effectué avec sa mère, laquelle « semblait égarée » :

L'image désespérée qu'elle renvoyait d'elle-même me tétanisait, j'en aurais pleuré de rage, je ne savais comment l'aider (...). Je mis des années à comprendre que le mal-être de ma mère avait aussi à voir avec l'endroit même où nous nous trouvions, entre les baraquements du camp, sous le portail glaçant de l'entrée, à l'ombre des cuisines ou le long des barbelés où son père avait été broyé (*idem*: 143).

Le troisième voyage, elle le fera en 2012, vingt-cinq ans après qu'Albert et Fanny s'y sont rendus (*idem*: 145). Errant seule dans Cracovie, elle en vient à se demander « à quoi bon arpenter ces rues quand je pourrais vivre ma vie sans me sentir comptable de je ne sais quel fardeau. Alors qu'il a été convenu que se taire assurait la survie, voici que j'interroge, je piste les cadavres, je retranscris sur papier » (*idem*: 148). Le lendemain, à Birkenau, elle ressent un malaise : « Je n'en peux plus de baigner dans cette atmosphère, je ne sais plus quoi faire de mon héritage, je ne vois plus comment en rendre compte » (*idem*: 152).

À plusieurs reprises au cours de son récit, NS s'interroge en effet non seulement sur la façon de présenter les données objectives qu'elle a patiemment accumulées dans ses carnets – « Je sais que la façon que j'aurai de raconter sera aussi importante que ce que je raconterai » (*idem*: 137) – mais aussi sur la convenance et la légitimité de les diffuser.

Pour passer du témoignage au récit, voire au roman, « lequel était mon objectif », l'écrivaine admet qu'il lui faut inventer, amplifier, transformer ou condenser les événements, les mettre en scène pour qu'ils fassent sens, mais elle avoue être mal à l'aise avec ce procédé. En effet, se demande-t-elle, « avais-je le droit d'inventer à partir d'une histoire vraie ? Pouvais-je m'y risquer d'autant plus que plusieurs membres de ma famille avaient péri à Auschwitz ? » (*idem*: 118). A-t-elle le droit de « faire son miel » d'une histoire aussi tragique ?, s'interroge-t-elle dans une interview. De même qu'elle les expérimenta désagréablement lors de la parution de son premier roman, car plusieurs personnes vinrent corriger sa version des faits, elle se sent une fois encore harcelée par « les questions d'imposture et de légitimité » (*ibidem*). Bien qu'elle n'ait jamais, dit-elle, eu l'ambition de devenir la biographe de sa famille ni voulu faire œuvre de fiction,

« mais il fallait choisir », consciente de la difficulté de travailler à partir de son propre matériau – « Ici aussi, je jonglais entre les histoires privées et l’ambition de les transcender » (*idem*: 119) –, de l’impossibilité de tout dire – « Je n’accompagnerai les miens que jusqu’à un certain point. Je n’entrerais pas dans leurs têtes. Je ne serai jamais complètement avec eux » (*idem*: 137) – ainsi que de la nécessité de combler les blancs et de meubler les silences, donc d’imaginer, NS reconnaît que « la vérité vraie » ne cessait de lui demander des comptes (*idem*: 119).

Coincée entre le désir de se conformer à l’idée qu’elle se fait de ce que doit être un roman – « du souffle, des anecdotes, de l’illusion » – et la peur d’être prise en défaut, celle qui affirme s’être toujours complu dans le victimisme signale que c’est « donc en romancière fâchée contre elle-même » qu’elle tenta une reconstitution, « laquelle se basait, encore et toujours, sur [s]es souvenirs, [s]es lectures et les oui-dire de la famille » (*idem*: 120). Mais la question fondamentale, et la plus poignante, que se pose la romancière qui sait qu’elle n’écrira jamais qu’un ersatz d’une réalité impossible à appréhender pour qui ne l’a pas vécue – « Et l’écrire (...) ne me protège de rien » –, n’est-elle pas de savoir ce « que peut encore la littérature lorsqu’on sait qu’une odeur de chair humaine carbonisée se faisait sentir jusqu’à trente kilomètres autour des camps de Birkenau, d’Auschwitz, de Belzec, de Treblinka ? Et que certains jours, il pleuvait des cendres sur Cracovie. Le poids de ce que je veux raconter m’écrase » (*idem*: 138). D’où l’exigence de trouver une voie/voix propre pour raconter cette histoire.

Par ailleurs, rappelant que c’est l’historienne française Annette Wieviorka qui, dans son essai *L’heure d’exactitude : Histoire, mémoire, témoignage* (2011), pose la question des bienfaits de la parole, NS s’interroge à son tour : « En quoi serait-elle salvatrice ? » ; qui peut dire en effet que ce que les témoins appelés à la barre au procès Eichmann (1961) éprouvèrent par la suite fut « de l’ordre du soulagement ? » (*idem*: 149). Car, à l’heure de relater l’histoire de sa famille, elle qui sent vaciller sa confiance ne cesse de se demander si elle a raison de le faire, troublée qu’elle est par la prière de sa mère de ne rien entreprendre ni écrire sans son approbation :

Mon livre, censé apaiser les peurs et les chagrins hérités, au contraire, les ravive. (...) ‘Pourquoi, pourquoi est-ce que je nous inflige ça ?’ Je ne sais plus (...) quelle histoire je suis en train de servir, je ne trouve ma place nulle part, et mes questionnements, plutôt que de me libérer, encore et toujours m’enchaînent (*ibidem*).

L'histoire familiale qu'elle est en train de reconstituer, car elle s'en sent la dépositaire, justifie-t-elle qu'elle rompe le silence des générations antérieures, alors que sa génération à elle, la troisième, a également reçu l'ordre tacite de ne pas se faire remarquer, de ne pas faire de vagues ; « or voilà que ce qu'on a voulu enfouir remonte à la surface » (NS, « *Enfant de Mémoires* ») ? D'autant plus, dit-elle, qu'elle a le sentiment « de tourner autour de lieux communs, d'enfoncer des portes ouvertes, de [s]e réveiller avec trente ans de retard. (...) Qu'ai-je encore à découvrir ? » (*idem*: 115), puisque tant de livres sur la Shoah sont déjà parus et que tout a déjà été ressassé à l'infini.

En réplique à ces questions déconcertantes et à cette sensation du *trop tard*, NS saisit d'une part que, de là où elle est et parle, elle se situe « exactement dans un temps charnière : entre Max, mon grand-père vivant, et ce qui bientôt ne sera plus qu'encre noire dans les livres d'histoire » (*idem*: 117), aussi « renouveler le récit de ces expériences, c'est lutter contre l'anonymat et la destruction de l'identité des déportés lorsqu'ils entraient dans un camp » (Duhamel, 2018: 7) ; d'autre part, elle perçoit combien chaque vécu, quoique semblable à tant d'autres, a laissé des traces singulières dans chacune des familles : « Je me demandais comment cette histoire, celle-là et celle de milliers d'autres avaient glissé jusqu'à nous » (NS, 2015: 9) ; « Je crois que ce que je cherche à déterminer c'est ce qu'il reste de Max, de Rayele, et inévitablement de ce qu'ils ont vécu, en moi » (NS, 2013: 87) ; ou encore : « Je m'accroche à cette idée qu'il me faut avant tout chercher à comprendre ce que nous avons fait de cette histoire, et ce que cette histoire nous a fait. A Max, à ma mère, à moi » (*idem*: 155).

Dans les derniers chapitres de son récit, NS rappelle que sa quête avait débuté lorsqu'elle avait oublié le matricule de son grand-père :

Pour le retrouver, ou parce que trop désabusée, je m'étais enfoncée dans le royaume des morts. J'avais fait corps avec Max, je l'avais suivi au plus près, j'avais essayé de retracer sa trajectoire. Moins pour lui que pour moi, à dire vrai. Pour que je puisse m'en sortir. Remonter à la surface. Mettre un peu d'ordre. Donner un sens (*idem*: 207).

Dans l'entretemps, ce numéro, elle l'a retrouvé, « par hasard », dans un ancien carnet : « quelque chose en moi s'apaise. Soudain j'ai la sensation d'avoir occupé, ne fût-ce

qu'une seule fois, ma juste place. Mon intuition était la bonne » ; et NS de se féliciter d'avoir eu « le bon réflexe » lorsqu'elle écrivit dans son carnet, le 28 juin 1987 : « 'Pour ne pas oublier le numéro de mon grand-père'. Et dessous : '70807' », un palindrome, des chiffres soulignés de plusieurs traits énergiques, preuve, dit-elle, qu'elle devait alors être consciente de leur importance (*idem*: 167).

Dans l'épilogue, NS indique en outre que les fréquents séjours qu'elle fit à une certaine époque à Tel-Aviv n'avaient nullement pour but, du moins le pensait-elle, de se rapprocher de la tombe de son grand-père, et qu'ils éveillèrent en elle l'impression – « qui ne dura que le temps de l'écriture du livre » – qu'au milieu des jeunes Israéliens tatoués et des vieux bras numérotés, elle avait enfin trouvé sa place. Aussi était-elle bien décidée à les imiter : « je voulais marquer ce que je croyais être mon appartenance à la ville et à ses habitants » (*idem*: 234). Néanmoins, dès qu'elle récupéra le matricule de son grand-père, elle y renonça : « Je n'éprouvais plus le besoin de marquer ce que, de toute façon, je portais en moi. J'apprenais à détacher les morts des vivants » (*idem*: 235). Assurément, comme le signale Alain Delaunois, l'oubli du numéro tatoué sur l'avant-bras de son grand-père fut tout autant « une raison de faire réapparaître, en tant qu'écrivain, les couches incertaines des secrets, les zones d'ombres qui ont entouré la vie de Max » qu'« une raison d'écrire, pour mieux vivre, elle, en tant qu'être humain, petite-fille de déporté, lestée par les non-dits et les souffrances familiales » (Delaunois, 2013). A la question de savoir « qui peut se porter garant des bienfaits salvateurs de la parole ? », NS ne peut apporter de réponse, « si ce n'est que [pour elle] continuer de se taire n'est plus tout à fait possible » (NS, 2015: 25).

### ***La Shoah de Monsieur Durand***

L'impression du *trop tard* qu'elle éprouva au cours de la rédaction de ce récit où elle retraçait le parcours de son grand-père en vue de repérer les traces laissées par la Shoah sur les générations suivantes et de mettre, tant bien que mal, de l'ordre dans son histoire familiale, NS la ressentit de nouveau lors de la parution de son ouvrage :

je compris qu'il arrivait trop tard. La Shoah n'intéressait plus, du moins plus sous sa forme classique, *officielle*, on était passé à autre chose. Un cap avait été franchi, sans moi. Mon livre resterait de l'autre côté. La seule évocation d'Auschwitz suffisait à classer l'affaire. (...) Je compris que ce qui était dit ne serait plus reçu. Le problème

était réglé, il s'achevait avec la mort des derniers survivants et sa conséquence : des auditoires de plus en plus clairsemés. On avait fait le tour de la question, le tour de la mémoire, il y avait une façon de dire, une façon d'entendre, ce qu'on y ajouterait ne serait plus que paroles superflues. (...) L'entreprise de désacralisation avait commencé, et je ne m'en étais pas rendu compte (NS, 2015: 10-11).

Aussi s'attellera-t-elle, à partir de son vécu personnel, à réfléchir, d'une part, à la manière dont la mémoire de la Shoah s'est modifiée au fil des générations, d'autre part, à la question de la transmission future de cette mémoire. Tandis que la première génération, celle des rescapés, a préféré, pour diverses raisons (incapacité à exprimer l'enfer des camps, volonté de tourner la page et d'épargner les leurs...), se murer dans un profond silence, que la deuxième, celle de leurs enfants, a *grosso modo* respecté ce devoir de réserve pour laisser la vie reprendre ses droits, la troisième, la sienne et la dernière à avoir pu entendre la parole vive des survivants, s'est mise à fouiller inlassablement le passé, à « déterre[r] les secrets », à « produire ses propres récits. Ceux où on la voit se mettre en quête du passé » (*idem*: 32), en observant toutefois deux impératifs : la nécessité de pouvoir légitimer sa curiosité en prouvant sa filiation avec l'une des victimes ainsi que la proscription de la fiction. Pour cette troisième génération, celle des petits-enfants, dépositaire de quelques confidences de leurs aînés, il s'agit moins de s'attacher « aux faits qu'à leurs effets, on mesure leur portée ». C'est dire que « [leurs] livres sont respectueux, douloureux, bons élèves. Ils doutent, ils accompagnent, ils pleurent avec », ce qui n'empêche pas certains d'entre eux de « commence[r] à en avoir marre » (*idem*: 36) et surtout de se rendre compte qu'ils agacent la quatrième génération – ceux qui ont actuellement une vingtaine d'années –, laquelle souhaite rompre avec la « contrainte mémorielle » et s'émanciper de ce passé étouffant : « Les descendants sont tiraillés. Devoir de mémoire ou droit à l'oubli ? Une part d'eux est fatiguée d'être fidèle, patiente, coupable. Pourquoi souffrir nous, si eux ont tourné la page ? » (*idem*: 37).

Consciente qu'une ère est révolue

– Dans le monde qui était le mien, le souvenir et les effets de la Shoah constituaient un système de référence. On s'était construit avec elle ou contre elle. C'était un événement

au cœur de nos pensées. Celles des familles juives, bien sûr. Mais pas seulement: l'Europe, elle aussi, s'était construite autour de cet événement (Audétat, 2015) –,

que la mémoire de la Shoah ne sidère ou ne tétanise plus aujourd'hui comme elle le faisait auparavant, qu'une forme de lassitude, de désintérêt ou de distanciation vis-à-vis de ce passé s'est désormais installée chez les arrière-petits-enfants, NS s'interroge, non sans quelque inquiétude, sur la façon dont cette nouvelle génération va s'approprier et assumer un tel héritage, certes de manière bien moins passionnelle et sans plus se laisser dévorer par celui-ci : la mémoire de la Shoah continuera à se transmettre, mais, dit-elle, « ce ne sera plus la parole incarnée que j'ai entendue dans la bouche de mon grand-père. Elle n'aura donc plus la même charge. Et c'est inévitable. On va tous entrer dans cette histoire nouvelle » (*ibidem*). Quelle histoire ? Sans doute est-il trop tôt pour le dire..., selon NS qui se dit curieuse de découvrir ce que sera le livre majeur de l'étape suivante, « le livre de l'après-Shoah », écrit par quelqu'un qui n'aura pas, de quelque façon que ce soit, « ingurgité la Shoah dès le biberon. Et quand je dis la Shoah, ce sont aussi ses codes, ses interdits, la responsabilité à laquelle elle oblige » (AAVV, 2015) : « On ne saura plus qui parle, ni d'où, mais cela n'aura plus la même importance, ce sera même là la nouveauté : une Shoah pour tous, une Shoah désacralisée, dupliquée, fictionnalisée, mondialisée, analogisée. Une Shoah signée Monsieur Durand » (NS, 2015: 59).

### *Un monde sur mesure*

Dans son dernier récit dont le titre révèle progressivement toute sa complexité et dont la polysémie s'enrichit au fil de la lecture (Duhamel, 2017), NS retrace d'une part, sans trop de nostalgie mais en leur rendant hommage, l'histoire professionnelle de ses lignées grand-parentales ; d'autre part, elle y décrit son « détour de sept ans » (NS, 2017: 161) comme directrice et coresponsable des achats dans les magasins de prêt-à-porter de ses parents, un monde étriqué « qui était le sien et en même temps ne l'était pas » et où « elle en était restée au respect scrupuleux des programmes. Réussite, continuité, intégration. (...). Une autre façon de vivre sans sortir » (*idem*:120-121).

Relatant par ailleurs la reconversion radicale du métier de la confection de l'après-guerre jusqu'à l'heure actuelle en la situant dans l'évolution économique et sociale de notre société néo-capitaliste en voie d'uniformisation et de globalisation, l'écrivaine témoigne de l'émergence et du développement d'un système appelé la *Fast Fashion* – « les termes parlent d'eux-mêmes : la transformation du prêt-à-porter en sa

version la plus extrême et la plus *speedée*, le *prêt-à-jeter* » (*idem*:132) –, dont elle dénonce les conditions de travail précaires, inhumaines et dégradantes. Comme elle l'affirme dans une interview, l'effondrement, en avril 2013, du Rana Plaza (bilan : 1135 morts, un millier de blessés et de nombreux disparus), un bâtiment situé dans les faubourgs de Dacca, la capitale Bangladesh, et qui abritait des ateliers textiles travaillant pour de grandes enseignes européennes, fut un des incitants de l'envie d'écrire ce livre. De fait, comme elle en convient, à l'époque où, en compagnie de sa mère, elle descendait à Paris, au Sentier puis chez les fournisseurs asiatiques, afin d'y marchander « la came », elle ne mesurait pas la brutalité de certains de leurs jugements, « lorsque nos réserves, nos refus, nos visages fermés pouvaient avoir la froideur d'un sabre » ; ce n'est que plus tard, une fois revenue aux métiers du livre et lorsqu'elle dut à son tour affronter refus et fins de non-recevoir, qu'elle prit réellement conscience de son ancienne dureté comme de la position de pouvoir qu'elle avait alors occupée comme acheteuse (*idem*:144).

Des magasins de vêtements à cette vie au milieu des livres, le chemin fut long et tortueux, reconnaît celle qui, dans sa jeunesse, alors qu'elle œuvrait comme apprentie les jours de braderie chez Vogue, comme préposée aux emballages des caisses de la Veldstraat ou comme complice de Rayele aux commandes de la boutique *Miss Florence*, avait eu quelque ambition de devenir une « commerçante intellectuelle », « autrement dit *et cultivée et vendeuse de shmattès* », ce que son père traduit « par une boutade, tendre bien qu'un peu triste : 'Ils seront surpris les clients le jour où tu leur vendras des vêtements en leur récitant tes poèmes.' » (*idem*:121). Dans ce monde de chiffres, imperméable à la culture et dont la sortie s'avérera aussi difficile que l'entrée dans le monde des lettres, « s'imaginer écrivain » n'était nullement évident : « Les chaînes étaient lourdes, les arrachements violents. Il fallait se convaincre que vivre autrement ne signifiait pas abandonner les siens. Qu'on pouvait passer à autre chose » (NS, 2017: 119), sans que ce changement d'état ne soit aussitôt interprété comme un acte de trahison envers son entourage.

Toutefois, la passion de la lecture – son autre mode de connaissance du monde – qu'elle cultive depuis son enfance lui aura appris que « des aller et retour entre ici et là-bas étaient possibles » (*idem*:115) : dans *Passion simple*, Annie Ernaux, la femme de lettres, ne raconte-elle pas comment elle aime follement au rythme d'une chanson de

Sylvie Vartan ? Quant à Octave Mouret, n'avait-il pas en épousant Denise quitté le *Bonheur des Dames* et donné un nouveau sens à son existence ? : « On pouvait donc partir. Rompre la chaîne, sortir du magasin, laisser entrer le jour » (*idem*:119)

Dès le moment où elle remisa son costume de Sancha pour revenir, tardivement, vers le monde de l'édition et s'adonner à l'écriture, NS gomma de sa biographie cette étape de sept années passées entre les fringues. Certes, le « vous avez écrit un beau livre » de son éditeur comptait bien plus pour elle que la rétribution financière qu'elle pourrait en obtenir. Cependant, dit-elle, « un peu par réflexe, un peu pour rendre hommage à Octave et Tina », elle osa discuter, assez timidement il est vrai, la somme qui lui serait versée : « Voilà qu'au moment de prendre mon envol, j'étais ramenée à mon point de départ : qui suis-je ? combien je vaudrais ? que misez-vous sur moi ? ». C'est dire combien, à défaut de l'affranchir, son discret marchandage la ramenait irrémédiablement à son monde antérieur, celui des commerçants, où elle avait grandi et travaillé. La réponse de son interlocuteur : *on est là pour parler de livres et non d'argent*, la remit à sa place : « Quelle place ? Je n'avais pas fini d'emporter les miens avec moi » (*idem*:162-163), doit constater celle qui semble avoir trouvé un bel équilibre de vie entre l'héritage familial et le choix personnel :

De cette vie qui m'avait précédée sur trois générations, je m'étais petit à petit avancée vers une vie choisie, comme on finit par trouver ses bons vêtements. (...) Dans les librairies où je présentais mes livres, ce n'était plus l'acheteuse Sancha qui officiait. (...) Désormais, assise derrière une table, il en allait de ma chair, de mes heures d'écriture, c'est moi que j'offrais à la vente (*idem*: 187).

## Épilogue

À l'heure de se demander s'il est possible de trouver sa voie alors qu'a priori elle a déjà été tracée par nos ascendants et aussi de s'interroger sur la manière de s'en affranchir sans les trahir, NS répond que la littérature « donne du sens » à ce qu'elle a traversé : « Grâce à elle, je peux mieux me situer dans une histoire intime et familiale. Cet acte vertigineux me permet de la réparer, afin de la réajuster à ma taille » (Elkaïm, 2017: 104).

En optant pour la voie de l'écriture comme moyen de témoigner d'un monde en train de disparaître, celui des rescapés des camps de la mort – tel son grand-père Max – ,

mais aussi celui, flamboyant, de ses parents dans lequel elle a longtemps évolué, NS lutte contre le silence, l'amnésie et l'oubli du passé ; elle rend hommage à la tradition familiale et à l'héritage historique dont elle sait être, elle aussi, la gardienne et la passeuse. Mais ce regard en arrière s'accompagne toujours d'un regard en avant, sur l'époque actuelle et sur le monde à venir : « La littérature est un lieu où tout peut être équivoque, un lieu formidable pour penser le monde dans toute sa complexité, ses contradictions » (Van de Woestyne, 2019: 45).

Depuis quelques années, outre son activité de romancière mémorialiste, NS participe comme enseignante à l'Atelier des Écritures contemporaines de La Cambre/École nationale supérieure des arts visuels<sup>33</sup>, et anime l'atelier d'écriture du Club Antonin Artaud<sup>34</sup>, un centre de jour pour adultes souffrant de difficultés psychologiques et en phase de reconstruction. L'écriture comprise comme thérapie pour cette écrivaine qui sut transformer un monde sur mesure en un monde à sa mesure : « Écrire, c'est un cheminement qui permet de dérouler les épaules, de trouver ma place dans ce monde » (*ibidem*).

### Références bibliographiques

AUDÉTAT, Michel (2015). « Je constate que la Shoah suscite désormais une forme de lassitude ». *Le Matin Dimanche*, 12 avril 2015, p.17.

AAVV (2015). « Auschwitz. Les gardiens de la mémoire. Un entretien avec Nathalie Skowronek », *Information juive*  
<URL:[https://docs.wixstatic.com/ugd/7d530a\\_13599aa812d74a87b49b679e55c23215.pdf](https://docs.wixstatic.com/ugd/7d530a_13599aa812d74a87b49b679e55c23215.pdf)>  
[consulté le 08/X/2019].

DELAUNOIS, Alain (2013). « Un numéro tatoué sur l'avant-bras », *Le Carnet et les Instants*, n° 178, p.89.

DUHAMEL, Joseph (2015). « Banaliser la Shoah ? », *Le Carnet et les Instants* <URL:<https://le-carnet-et-les-instants.net/2015/05/19/skowronek-shoah-monsieur-durand/>> [consulté le 08/X/2019].

---

<sup>33</sup> <http://www.lacambre.be/fr/formations/atelier-des-ecritures-contemporaines>

<sup>34</sup> [http://www.clubantoninartaud.be/crbst\\_18.html](http://www.clubantoninartaud.be/crbst_18.html)

DUHAMEL, Joseph (2017). « Le fil du monde », *Le Carnet et les Instants* <URL: <https://le-carnet-et-les-instants.net/2017/04/05/skowronek-un-monde-sur-mesure/>> [consulté le 08/X/2019].

DUHAMEL, Joseph (2018). « Ecrire sur les camps », *Le Carnet et les Instants*, n°199, pp.3-11 ; « Nathalie Skowronek. Une identité à travers les conflits », *Le Carnet et les Instants*, n°199, pp.12-15.

ELKAÏM, Kerenn (2017). « La machine à coudre et la question juive », *L'Arche*, n° 665, pp.104-105.

KAMPS, Géraldine (2011). « Nathalie Skowronek : "Karen et moi" ». Centre Communautaire Laïc Juif <URL: <http://www.cclj.be/actu/judaisme-culture/nathalie-skowronek-karen-et-moi>> [consulté le 08/X/2019].

SKOWRONEK, Nathalie (2011). *Karen et moi*. Paris: Arléa.

SKOWRONEK, Nathalie (2013). *Max, en apparence*. Paris: Arléa.

SKOWRONEK, Nathalie (2015). *La Shoah de Monsieur Durand*. Paris: Gallimard.

SKOWRONEK, Nathalie (2017). *Un monde sur mesure*. Paris: Grasset.

SKOWRONEK, Nathalie (s.d.).

- « La Pologne, pays de notre enfance ? » ;
- « Karen avant Karen » ;
- « Max, à ce que j'imagine » ;
- « Enfant de Mémoires »

<URL: <https://www.nathalieskowronek.com/textes--collaborations>> [consulté le 08/X/2019].

VAN DE WOESTYNE, Francis (2019). « Nathalie Skowronek. 'Dis-moi Max, c'était comment, Auschwitz...?' », *La Libre Belgique*, samedi 17 et dimanche 18 août 2019, pp. 44-45.